

L'ÉGLISE et l'ARMEMENT

Par Victor LAROCK

TROIS jours après les déclarations du Pape à l'O.N.U., les quelques deux milles évêques et pères de l'Eglise réunis à Rome en concile se sont prononcés à leur tour sur le problème majeur de notre temps : paix ou guerre.

La plupart se sont exprimés dans le même esprit que Paul VI à New York.

Nous n'avons pas à juger ici les arguments théologiques référés aux évangiles, etc. En revanche, nous sommes extrêmement attentifs à la condamnation du recours à la force et des armes qui y préparent.

Nous enregistrons les formules dans leur texte, nous en mesurons la portée, la nouveauté et nous nous demandons :

« Une fois de plus, n'y a-t-il là que des mots, une propagande qui permet de tout espérer, mais n'engage à rien ?
« Ou bien, cette fois, les actes suivront-ils les paroles ? »

Ce qui est nouveau, c'est une prise de position résolument politique.

L'Eglise a toujours prêché la paix, mais pour des raisons si transcendantes et parfois si subtiles, qu'à la veille des guerres — surtout des grandes guerres — elle s'abstenait généralement d'en dénoncer les instigateurs. Et une fois que les hostilités avaient commencé, elle se tenait au-dessus de la mêlée, tout en s'efforçant d'en atténuer les rigueurs et en faisant prier pour les vivants et les morts de tous les camps. Sa politique était d'ignorer les accidents de la politique humaine. Elle gardait le silence quand un petit pays neutre, en 1914, était envahi par ses puissants voisins et en 1939 quand les armées de Hitler écrasaient la Pologne.

Maintenant, tout porte à croire qu'il n'en serait plus ainsi.

C'eût été déjà une attitude politique — mais combien banale et vaine ! — de rappeler les règles du droit et la réprobation de l'agression. On sait que la définition de l'agresseur est l'éternelle échappatoire des casuistes de la paix. Paul VI, aux Nations Unies, n'a pas dit un mot à ce sujet.

Il est allé à l'essentiel : à ce qu'il a appelé « la première voie vers la paix » : le désarmement.

« Laissez tomber de vos mains, a-t-il dit, les armes offensives et il a précisé : surtout les terribles armes que la science moderne vous a données ».

Personne n'imputera au Pape la méprisable astuce qui consisterait à distinguer les armes offensives et défensives selon les intentions de ceux qui les utilisent. En fait, à peu près toutes les armes nucléaires sont des armes offensives. Il est certain que, parmi les

millions d'auditeurs occidentaux du chef de la chrétienté, beaucoup auront « complété » sa pensée en se disant qu'il condamnait les bombes soviétiques et chinoises. Mais rien ne justifie une telle interprétation. A aucun moment, la moindre allusion n'a été faite à l'antagonisme entre l'Ouest et l'Est.

Ce qu'il faut souligner, au contraire, c'est que la condamnation des armes de destruction massive a été proférée dans un grand pays qui déploie un énorme effort industriel et financier dans la production de ces armes.

Le bruit a couru que Paul VI irait en Chine... Il a fait dire qu'il était prêt à se rendre n'importe où, au service de la paix. Si les dirigeants soviétiques avaient le sens de l'opportunité, ils l'inviteraient à Moscou. Mais c'est aux Etats-Unis, paraît-il, qu'il envisage d'abord de retourner. On ne saurait trop souhaiter qu'il répète aux Américains que « le vrai péril est dans l'homme, qui dispose d'instruments toujours plus puissants ».

En attendant, le langage que tiennent à Rome nombre de prélats, parmi les plus en vue, atteste que l'Eglise essaie enfin de se dégager des vieux sophismes. — « si vis pacem... équilibre des forces, sécurité nationale... — qui ont toujours servi à justifier l'armement et la guerre.

« La monstruosité des armes nucléaires, a dit le cardinal Liénart, évêque de Lille, est telle qu'on peut désormais établir difficilement une distinction entre une guerre juste et une guerre injuste, car une guerre juste ne deviendrait-elle pas injuste, par l'usage même des armes mises en jeu ?

« Il est presque impensable, a souligné l'archevêque de Montréal, que la guerre moderne puisse être licite.

Se tournant vers les savants et les chercheurs, l'archevêque d'Alger les a avertis qu'il n'y pas de droit de la science pour la guerre ».

Le même prélat considère que les inégalités économiques sont un des premiers obstacles à la paix...

Lisant ces déclarations, comment un socialiste ne se souviendrait-il pas que pendant cinquante ans, le socialisme international a été dénoncé comme une utopie et une trahison, que ses dirigeants — chez nous un de Brouckère, un Anseele, un Huysmans — ont été honnis et insultés, que Jean Jaurès a été assassiné parce qu'ils croyaient comme aujourd'hui le pape et ses cardinaux, que « quels que soient les maux qu'on prétend éviter par la guerre, il n'est pas de mal plus grand que la guerre elle-même ».

Si l'on ne voulait voir les choses que sous cet angle, quelle revanche !

Importante manifeste de Alianza Sindical

A los trabajadores de todos los pueblos

Muy queridos compañeros : Los elementos que ayer perjuro a su palabra promovieron el 18 de Julio la destrucción sistemática de las libertades en nuestro país, pretenden hoy unir a su carrera de provisionales triunfadores a individuos que fueron servidores del sindicalismo para intentar, atados por la traición, retrasar la caída del franquismo, prolongando con ello la esclavitud de que se hace víctimas a los trabajadores españoles.

Las líneas que siguen constituyen la expresión de la verdad de cuanto se intenta realizar contra el antifranquismo, unido a lo que representa en sí la Alianza Sindical, principios que la forman, finalidades que persigue para asegurar a todos el libre ejercicio de sus derechos y deberes ciudadanos.

Su presencia en el conjunto del sindicalismo internacional obedece a las voluntades libremente expresadas en sus Congresos por los afiliados a la C.N.T.-U.G.T. y S.T.V., organizaciones indiscutiblemente representativas del sindicalismo histórico de nuestro país.

La Alianza Sindical no impone sus decisiones a nadie. Los acuerdos que adopta obedecen a las aspiraciones de sus adherentes, sea cual fuere el lugar donde el destino los obligue a vivir.

Sus objetivos principales son los siguientes : reconquistar para la colectividad española las libertades inalienables que nos arrebató el franquismo ; igualdad de derechos y deberes y asegurar positivamente el progresivo caminar del proletariado hacia metas de justicia social. Este programa y métodos de acción han merecido el respaldo de las Organizaciones Sindicales Internacionales Libres.

La Alianza Sindical representa de hecho y de derecho un serio peligro para la dictadura establecida en nuestro territorio. Por eso el sistema franquista trata de inutilizar nuestra labor recurriendo a procedimientos reñidos con el más elemental sentido de dignidad humana.

La aparición en la coyuntura actual española de la llamada « ASO » (Alianza Sindical Obrera), ha sido la expresión primera de agresión premeditada contra cuanto nosotros noblemente representamos. La « ASO », financiada por gentes conocidas perfectamente, ha logrado fuera de España —dentro de nuestro país es desconocida por los trabajadores—, sembrar la confusión, servir indirectamente los intereses del franquismo y los de los comunistas, y dar oportunidad a los que sólo buscan un pretexto para dejar de cumplir con su deber, diciendo que somos un pueblo incapaz de coordinar la defensa de nuestros intereses, al que hay que abandonar a sus exigencias, pasiones y fanatismos.

Los servidores oficiales del sistema franquista han estimado que el zarpazo dado a la Alianza

Sindical con la presencia en el papel de la « ASO » no era suficiente y han puesto en marcha otra maniobra más sucia y repugnante, cuyas primeras manifestaciones han tenido lugar recientemente en la Casa de los Sindicatos Verticales de Madrid. Actores : elementos dirigentes de la C. N. S. y otros reclutados por antiguos sindicalistas.

Las finalidades perseguidas por esos individuos son concretas y amenazadoras : separar a las verdaderas Organizaciones sindicales de toda posible intervención en la reorganización social, sindical, cultural y política de España a la desaparición del franquismo para conservar el sistema cambiando solamente la fachada. Se pretende, a su vez, deshonrar y dividir a los trabajadores para mayor gloria del franquismo.

La acometida más grave para la recluta de servidores a ese repugnante contubernio de intereses y de pasiones insatisfechas se opera actualmente en los medios que se dicen confederales. Algunos individuos que fueron militantes confederales han establecido diálogo de « cooperación » con caracterizados elementos de los Sindicatos Verticales. La reacción de nuestra aliada, la C. N. T., al conocer el alcance de los hechos que señalamos, ha sido diáfana y contundente : repudio de cuantos elementos puedan participar en la misma y su inquebrantable decisión de seguir luchando en el seno de la Alianza Sindical contra el sistema de dictadura que deshonra a nuestro sufrido pueblo.

La Alianza Sindical se dirige por la presente a todos los trabajadores, vivan éstos dentro o fuera de nuestro pueblo ; a las Organizaciones sindicales del mundo, y a todas las conciencias libres para que no se dejen sorprender por esa operación publicitaria que al servicio de sus inconfesables intereses están realizando los servidores del franquismo.

No hay más Alianza Sindical que la representada y constituida por la U.G.T.-C.N.T. y S.T.V.

La Alianza Sindical, en sus luchas por la libertad no consentirá que el movimiento obrero se deshonre apareciendo « colaborando » con los estamentos del régimen franquista, autores y actores de los dolores colectivos que sufre nuestro país desde el 18 de julio de 1936.

La historia de los hombres y los pueblos se escribe día a día.

¡ Ay de aquellos hombres o pueblos que, olvidando lo que fueron y por qué lo fueron, reniegan de su pasado y se entregan al servicio, precisamente, de quienes son causa y efecto de que la injusticia, la tiranía y la inmoralidad estén pueblo !

LA ALIANZA SINDICAL

Septiembre, 1965

Declaraciones de Bruno Pittermann

El compañero Bruno Pittermann, Vicecanciller de Austria y Presidente de la Internacional Socialista, ha asistido al Congreso del Partido Socialista Suizo. Con ese motivo, el director de « Le Peuple-La Sentinelle » le ha hecho una entrevista que, por su interés, nos complacemos en reproducir.

— Desde hace veinte años, el Partido Socialista austriaco colabora en el Gobierno con la democracia cristiana. Para los que conocen a los teóricos del austromarxismo, esto representa un hecho extraño. ¿ Se trata de una necesidad accidental o de una elección ideológica ?

— Querido camarada, cuando las cuestiones sean complicadas, guárdese de plantearlas de una manera simplista... No es una elección ideológica, porque aún en el caso de que ideológicamente decidiéramos lo contrario, estaríamos obligados a ello por los hechos ; en política las relaciones de fuerza cuentan. Tampoco es una mera cuestión de necesidad, pues tenemos numerosas convergencias con el ala izquierda del Partido católico. Nuestros militantes obreros y los de la Democracia cristiana se encuentran en una sola central sindical ; allí se encuentra también

la pequeña minoría comunista.

Según el programa que ha publicado recientemente nuestro Partido, no hacemos un dogma del centro-izquierda actual, pero pensamos que debe proseguirse, al menos, durante el período que prevemos, es decir, hasta los alrededores de 1970.

— Como Presidente de la Internacional, ¿ puede usted emitir un juicio acerca del problema de la reunificación de los dos partidos socialistas italianos ?

— ¡ Eh ! Ya lo creo, y espero que será lo más pronto posible. Pero esto no puede depender de las decisiones en la cima. Dede ir madurando en la conciencia de los propios socialistas. Sólo ellos pueden fijar las modalidades, las exigencias, las etapas de su fusión.

— ¿ Cuál es su juicio sobre el resultado de las elecciones alemanas ?

— En relación al fin que se habían marcado nuestros camaradas, no ha sido un éxito, ya que lo que pretendían es el Gobierno. Pero, ¿ usted comprende que pueda hablarse de fracaso cuando el SPD ha aumentado notablemente sus posiciones en cifra absoluta de electores, en porcentaje en escaños ? ¿ sabe usted

que en 1947 el Partido obtenía menos de la tercera parte de los votos mientras que ahora ha obtenido las dos quintas partes ? ¿ Conoce usted muchos partidos socialistas en Europa que puedan decir lo mismo ?

— Pero, justamente, ¿ no cree usted que la socialdemocracia alemana ha puesto toda la carne en el asador para conquistar el Gobierno, que ha subordinado todo — equivocadamente o no — a ello, y que ahora ha alcanzado el límite sin alcanzar por ello el Poder, colocándose en una situación peligrosa ?

— No veo por qué un partido que asciende regularmente ha de cesar de subir de golpe. ¿ Sabe usted que los mayores beneficios realizados el 19 de septiembre lo han sido, no en las regiones burguesas, sino en las ciudades más obreras ? Si fuese justa su hipótesis, el SPD debiera haber mordido sobre el electorado burgués, mantenerse o declinar en los medios obreros.

— ¿ Cuáles son sus impresiones a su regreso de Blackpool ?

— Los camaradas ingleses se expresan muy libremente entre

(Conclusión.)

7. Horas de trabajo

En principio, la duración del trabajo para los jóvenes de menos de 18 años debe ser más corta que la de los adultos. Es preciso que se aplique un máximo de siete horas por día y de 35 horas por semana.

Para una duración cotidiana de 7 horas de trabajo el joven trabajador debe tener derecho a una pausa de treinta minutos cuando menos. Para estas pausas la dirección de la empresa deberá prever salas de estancia agradables.

Al final de la semana el joven trabajador deberá tener derecho a dos días de reposo consecutivos cuando menos.

8. Salario

El salario de los jóvenes trabajadores debe basarse en el principio siguiente: salario igual para trabajo de valor idéntico, tal como se define en el Convenio n° 100 de la O.I.T. Debe garantizarse un salario mínimo a los jóvenes trabajadores ya sea mediante un Convenio Colectivo o por la Ley.

9. Seguridad Social

En caso de desempleo, de enfermedad, de accidentes del trabajo, de enfermedad profesional y de invalidez, el joven trabajador debe disfrutar igualmente de la protección completa de la seguridad social. La protección de la seguridad social debe aplicarse igualmente a todas las personas a cargo del joven asegurado.

10. Vacaciones

Los jóvenes trabajadores tienen derecho a vacaciones anuales más amplias que las de los adultos. Estas vacaciones serán de 24 días laborables al año cuando menos.

El joven trabajador debe poder conseguir un permiso especial remunerado para asistir a cursos de formación sindical y para participar en cualquier otra actividad cultural, educativa y político-social.

11. Ocios

Es especialmente importante que los jóvenes trabajadores dispongan de ocios suficientes que son esenciales porque los jóvenes tienen necesidad de reposo en este periodo de desarrollo físico y mental. Estos ocios deberían permitirle además perfeccionar su formación general y profesional. Para ello los jóvenes deben poder disponer de las instituciones necesarias.

12. Desempleo y subempleo

La lucha contra el desempleo y el subempleo constituye un objetivo principal de las organizaciones sindicales libres y especialmente en el caso de los jóvenes trabajadores. La realización y el mantenimiento del pleno empleo en un mundo de paz y libre es uno de los objetivos principales de la C.I.O.S.L. y de sus organizaciones afiliadas.

En cualquier lugar en que la situación del mercado y del trabajo u otras circunstancias urgentes hagan indispensable una reconversión es preciso que esta

REIVINDICANDO antes su destino

Carta de la juventud trabajadora

reconversión se opere sin pérdida de salarios y gratuitamente.

13 Servicio militar

Si el servicio militar es obligatorio debe considerarse como una interrupción temporal de las relaciones de trabajo.

Los jóvenes deberían disfrutar del derecho de negarse a hacer el servicio militar por razones de conciencia. Cuando se haya previsto un servicio en su lugar, se les empleará en tareas sociales. El joven trabajador debe tener la garantía de volver a su empleo al terminar el servicio militar.

Los derechos adquiridos en el lugar de trabajo seguirán siendo valederos. El servicio militar no puede en ningún caso perjudicar los derechos adquiridos en materia de seguridad social.

Todas las personas a cargo de un joven que se incorpore al ejército deben continuar disfrutando sin restricción de la protección de la seguridad social.

Durante el servicio militar se mantiene la afiliación al sindicato,

pero el soldado no paga cuotas sindicales.

Debería garantizarse en todas partes a los sindicatos el derecho a mantener contacto con los soldados. Por su parte los sindicatos deberían encargarse de informar a los jóvenes antes de su incorporación a filas de todos sus derechos y deberes.

Estas disposiciones deben aplicarse igualmente a los que hagan uso de su derecho de oposición al servicio militar y efectúen otro servicio en su lugar.

14. Delincuencia juvenil

Una protección adecuada de la juventud, consejos y ayuda contribuirán sin duda a reducir sensiblemente la delincuencia juvenil. Los jueces para menores y los asistentes sociales deben ocuparse de los jóvenes delincuentes, orientarlos, alentarlos y colocarlos en condiciones de readaptarse a la sociedad. El Código penal debe tener en cuenta el grado de madurez y desarrollo de los jóvenes inculpados y prever un procedimiento especial

que garantice un trato humano y digno.

Para los jóvenes de menos de 21 años debe insistirse sobre todo en la rehabilitación y habrá que seguir ocupándose del joven delincuente después de haber expiado su falta.

15. Matrimonio

A tenor de lo estipulado en el Artículo 16 de la Declaración Universal de Derechos Humanos, los hombres y las mujeres tienen derecho, sin restricción alguna por motivos de raza, nacionalidad o religión, a casarse y fundar una familia. Sólo mediante libre y pleno consentimiento de los futuros esposos podrá contraerse matrimonio.

16. Protección de la madre

Este punto figura en la Carta de la Mujer, C.I.O.S.L.-S.P.I. (Ver LE SOCIALISTE del 8-7-65)

17. Representación sindical

Los sindicatos tienen derecho a estar representados en todos los organismos que se ocupen de cuestiones de la juventud sobre

todo en los que se ocupen de los problemas profesionales y de la protección social de los jóvenes.

C. ¿COMO REALIZAR ESTAS REIVINDICACIONES?

a) Estado

Hacemos un llamamiento a todos los gobiernos, parlamentos y partidos políticos para que consagren una atención constante a los problemas de la juventud y consideren tarea primordial el apoyar y realizar las medidas propuestas en esta Carta.

b) Organizaciones intergubernamentales internacionales

A las Naciones Unidas, a sus instituciones especializadas y las demás instituciones intergubernamentales les pedimos que tengan en cuenta la situación y las necesidades de la juventud en todas las acciones que emprendan con miras a un mejoramiento del nivel de vida, y sobre todo en sus programas de ayuda técnica, social y cultural.

Las medidas de la Organización Internacional del Trabajo para la protección y la formación de la juventud deben proseguirse y desarrollarse eficazmente. Las Comisiones de Industria de la O.I.T. deben velar especialmente por las cuestiones relativas a la protección de los jóvenes trabajadores, con objeto de que los Convenios y Recomendaciones de la O.I.T., concebidos en términos generales, se completen mediante disposiciones especiales.

La UNESCO debe proseguir con determinación su campaña contra el analfabetismo, al mismo tiempo que su campaña para el desarrollo de la educación general y de la formación profesional. Hacemos un llamamiento a la UNESCO para que conceda especial atención a las becas de estudio y a los programas de intercambio para la juventud, así como a los programas de educación obrera.

c) Las organizaciones sindicales libres.

Se invita a las organizaciones sindicales libres a que luchen por el mejoramiento de las condiciones de vida y de trabajo de los jóvenes trabajadores y a que hagan cuanto les sea posible para dar satisfacción a los principios y reivindicaciones definidas en esta Carta. La C.I.O.S.L. movilizará, en contacto estrecho con los Secretariados Profesionales Internacionales, todas las fuerzas posibles para realizar los objetivos determinados.

d) Tareas de la juventud.

Los esfuerzos de los gobiernos, de las Naciones Unidas, de sus instituciones especializadas y de otras instituciones intergubernamentales, así como de todas las ramas del movimiento sindical libre internacional tendrán muchas más oportunidades de verse plasmadas en la realidad si la propia juventud se muestra dispuesta, en cooperación con sus organizaciones nacionales e internacionales, a luchar por la realización de estas reivindicaciones. Debe conquistarse la adhesión a este programa de la juventud del mundo entero. La juventud aumentará su capacidad de lucha adhiriéndose al movimiento sindical libre y a través de acciones y actividades particulares.

El movimiento sindical libre internacional hace un llamamiento a todas las organizaciones de la juventud para que se incorporen a la lucha que se propone llevar a cabo con miras a la realización de este programa.

FIN

Toulouse

GRAN BAILE

Organizado por la "Jeunesse Sportive Espagnole" habrá un Gran Baile, el sábado, 13 de noviembre, a las nueve de la noche, en el Café Borios, Place de Capitole, de Toulouse. Ambiente y agradable ambiente español.

SE DESEA CONOCER EL PARADERO...

De Santiago Pérez Díez, natural de El Prado (León), desaparecido al final de la guerra civil. Noticias a Josefina Fernández Pascual, 104, rue Pierreuse.

¿Un presagio?

Los caballeros del Santo Sepulcro son recibidos por Franco

Nosotros tenemos nuestra dosis de respeto para cualquier sentimiento humano, sea éste filosófico, religioso o de cualquier otro tipo, y también para las actividades esotéricas, para ciertos ritos aunque sean de la magia o la nigromancia y hasta para las rarezas de los miembros de esa secta que se adoran el ombligo. Y, por supuesto, para la muy vieja Orden del Santo Sepulcro, sin que haya menguado nuestro respeto el que sepamos que algunos caballeros de dicha Orden se aprovechan de la misma para encubrir ante sus esposas algunas escapadillas nocturnas, pues no es de ellos la culpa que de carne esté hecho el hombre.

Lo que ya no nos merece tanto miramiento y hasta desborda nuestra indulgencia es que saliendo del marco de sus actividades peculiares, irrumpen en la vida cotidiana para hacer lo que no les corresponde, para mentir y hasta escandalizar abusando del buen sentido y la tolerancia de la gente. Entonces, quienes así proceden, se someten sin más a la censura pública.

Eso es lo que ha hecho, el día 12 de octubre, Fiesta de la Raza, el Consejo de la Orden de Caballeros del Santo Sepulcro, cuando por la mañana se presentó en el Palacio de El Prado para condecorar con el Gran Collar de la Orden —no a doña Carmen, cuya devoción por dicho ornamento es tan notoria— sino al general Franco; sin que atenúa nuestra sorpresa el saber que antiguamente se colocaban collares de hierro en el cuello de ciertos malhechores.

Para realizar tan significativo acto los caballeros vestían sus uniformes de gala: albos fracs con entorchados y charreteras y grandes cruces potenziadas sobre el pecho, medio cubierto éste por bandos de raso, testimonio multicolor de dignidades conquistadas en singulares y duras veladas sepulcrales; y todo este radiante conjunto, incluso la obesidad de alguno, ajustado por algo con más de cincha que de cinturón.

Pese a la muy grave función de la Orden, no había nada de tético en el atuendo de tan empingorotados caballeros, que habían sabido sustituir la clásica imagen del sepulturero por otra más alegre: algo así como las conocidas figurillas de pan mascado de coloridos chillones.

El Caudillo —también de gala y luciendo en el pecho la laureada de San Fernando, premio por la gran cantidad de españoles que ha matado—, recibió al Consejo en su despacho, donde saludó a todos sus componentes. Después de

unas palabras del Gran Refrendario, marqués de Moezi y del padre Legisima, monseñor Tito Manzini dijo lectura, en latín, al decreto de concesión. Don Joaquín Bau, lugarteniente de Castilla y León, dijo que habían tenido el honor de ser portadores del Gran Collar de la Orden, añadiendo estas palabras que quisieramos leyéran con calma nuestros lectores, si bien no se nos oculta lo difícil del propósito:

«El Refrendario perpetuo me ha favorecido con el deseo de que las palabras de ofrecimiento del Gran Collar sean leídas en español por este lugarteniente. Nosotros, Señor, hemos vivido vuestra colosal obra como cruzado, primero, y como pacificador generoso, justo y fraternal, después, por lo que merecáis la gratitud de toda la Cristiandad por cuanto hicisteis y por cuanto sufristeis, sangrando vuestro corazón tantas veces. Dedicásteis toda una vida al servicio de Dios y de la Patria. Que Dios os bendiga.» (sic).

Por favor, lectores nuestros, no soltéis ningún taquito! Podría perturbar el eco que esa blasfemia del lugarteniente va a tener en el cielo y alterar así el justo castigo que a esos caballeros les va a imponer Dios. Pensad que han trastocado la recomendación divina «sed, pues, prudentes como serpientes...», convirtiéndose en serpientes sin ser prudentes. Y que ya Cristo había sentenciado: «¡Ay de vosotros, escribas y fariseos, hipócritas!, porque sois semejantes a sepulcros blanqueados que de fuera, a la verdad, se muestran hermosos, más de dentro están llenos de huesos de muertos y de toda suciedad.» Es que esos caballeros del Santo Sepulcro son como aquellos escribas y fariseos que guardaron la sepultura de Cristo, pero para impedir su resurrección.

Es un acto sacrilego hablar de Franco como cruzado, pacificador, generoso, justo y fraternal y decir que su corazón ha sangrado por otra cosa que no sea odio y maldad, pero es también una descomunal majadería, que muestra la insignificancia de esos caballeros, condenarse al infierno en nombre de "toda la Cristiandad".

Todo ello nos hace sospechar que quizá tales despropósitos sean artificio de aristócratas ociosos para velar el verdadero motivo de su misión sepulcra, y la visita a Franco obedezca al indicio de un presagio mortal. Si fuera así, como Dios es tan misericordioso, quizá, quizá los perdona.

A.

El gran escritor católico francés, Premio Nobel de Literatura, François Mauriac, ha cumplido 80 años. Con este motivo la prensa, la radio y la televisión de su país le han dedicado extensos espacios. François Mauriac estuvo siempre al lado del pueblo español y flageló con sólo su asombro, con palabras comanquista. Desde los primeros tiempos de la "Cruzada" expresó su asombro, con palabras como las que siguen, por «los asesinatos cometidos por los moros que lucen un Sagrado Corazón sobre sus chilavas, las depuraciones sistemáticas y los cadáveres de mujeres y niños dejados tras de sí por los aviadores alemanes e italianos al servicio de un jefe católico y que se dice soldado de Cristo.»

«Si, caballeros, tenéis razón; era una cruzada. Pero la cruz era la gamasa.» (Southworth, en el "Mito de la Cruzada de Franco".)

Declaraciones de Bruno Pittermann

(Viene de la página 1)

ellos, y los unos respetan a los otros. Pero al mismo tiempo forman una sociedad muy unida, muy cerrada sobre ella misma cuando se trata de sacar partido de sus divergencias. Una vez la discusión terminada, aplican sin discusión la disciplina. Este es el secreto de su eficacia. Personalmente, ya lo sabía; pero lo que más me ha llamado la atención es la confianza que tienen en ellos. Están seguros de realizar su programa electoral de aquí a 1968. No temen el tener que gobernar hasta con un solo voto de mayoría si es necesario. Y si hay algún obstáculo, piensan que la opinión pública está actualmente vuelta en provecho suyo y que ganarían unas eventuales elecciones

ACTIVA ESPAÑA

Nuevo atentado contra los obreros de «La Naval» de Bilbao

El lunes, 11 de octubre, a primeras horas de la mañana, los operarios de la Sociedad Española de Construcción Naval, de Sestao, se declararon en huelga de brazos caídos, que se prolongó durante toda la jornada del día 13, pues el 12 fue el Día de la Hispanidad. La huelga obedeció a estas tres causas: 1.a El desenfrenado aumento de la carestía de la vida, que no va en consecuencia con los sueldos de los trabajadores. — 2.a No haber percibido los obreros de esta empresa ninguna participación en los beneficios de la misma, pese a estar proclamado en el Convenio colectivo hace cuatro años. Hay que hacer constar que la productividad ha subido de forma considerable durante esos cuatro años. — 3.a Estimar una provocación el que ese día 11, al entrar los obreros al trabajo habían desplegadas en los alrededores de la factoría y dentro de la misma, fuerzas de la Guardia civil, cuando no se había producido ningún hecho que se pudiera considerar subversivo.

A las diez de la mañana del día 14 se comunica que los salarios que la empresa tenía que abonar el día 15 se adelantarán, pagándolos ese mismo día 14 a las dos de la tarde. Los obreros, que no cuentan con protección alguna de sindicatos oficiales y autoridades, sospecharon que la fábrica iba a ser cerrada el día siguiente por tiempo indefinido. Ante ello, un grupo de obreros de los diferentes departamentos se reunieron y decidieron la reanudación del trabajo, cosa que se hace en la mayoría de los talleres.

La sospecha de los obreros era fundada. Minutos antes de terminarse la jornada se reparten unas tarjetas a los que no habían participado en la huelga (algunos veteranos y contados esquirols) y dándose a conocer que los que tomaron parte en la huelga quedaban cesantes de empleo y sueldo. El anuncio ponía de relieve que el inspector de Trabajo nombrado por las autoridades, sindicatos del Gobierno y empresa para determinar el caso, ha considerado el conflicto sin fundamento y fuera de lugar.

Hay que señalar que, como en otras ocasiones, los empleados (salvo raras excepciones) no secundaron la huelga. Como si a ellos no les afectara nada. Sin embargo, sí aceptan las mejoras que se consiguen por la lucha de los obreros. Esta actitud de los empleados es muy censurada.

Ante este nuevo atropello contra los obreros y el cierre de la factoría, la Alianza Sindical de Euzkadi ha lanzado el manifiesto siguiente:

¡¡ Trabajadores de Vizcaya !!

Otra factoría, "La Naval", ha sido cerrada dejando a sus obreros en la calle, en calidad de despedidos, con la secuela consiguiente en sus hogares. No importa por disposición de quién haya sido el cierre. Tanto da Gobernador como Dirección para la comisión de tan arbitraria medida ante la justa demanda de los obreros, pues justo es reclamar el cumplimiento de una de las cláusulas del Convenio Colectivo sobre la percepción de beneficios. ¿Qué hace el Sindicato Vertical, al que pertenecemos por la fuerza, para defender nuestra dignidad de obreros? ¡¡Nada!! Hará lo de siempre, ponerse al servicio de la autoridad y del patrono, como es lógico en todo régimen totalitario, relegando nuestra defensa a su acostumbrado lenguaje leguleyo con el que se nos condena siempre.

La Alianza Sindical de Euzkadi llama la atención de los trabajadores de las demás fábricas y talleres para que permanezcan atentos y no malogren sus fuerzas planteando conflictos indi-

vidualmente, en cuya lucha lleva siempre ventaja la clase patronal. La dignidad es patrimonio de todos y a todos nos corresponde defenderla. Prepárate y no dejes a tus compañeros de "La Naval" peleando solos. Mañana te tocará a ti defender lo que ellos defienden hoy. Nuestro

Valeroso manifiesto de la U.G.T. de Vizcaya

Durante los primeros días de octubre ha sido distribuido en Vizcaya el Manifiesto que nos complacemos en reproducir:

¡¡ Trabajadores de Vizcaya !!

La ola turística inicia ya el retorno a sus hogares con la terminación del veraneo, pero los precios de los artículos elevados con su llegada nos quedan fijos en los comercios de nuestro pueblo, mermando el restringido salario del trabajador.

Es ya sabido que toda elevación de precios tiene su punto de partida en un desequilibrio entre la oferta y la demanda. Todo proceso de desarrollo capitalista se realiza a través de contradicciones y de desequilibrios entre la oferta y la demanda, que lleva en sí mismo el germen inflacionario. Se trata de una tendencia permanente generada por el propio crecimiento económico y por las tensiones y desequilibrios inherentes al sistema. Por eso el índice general del costo de la vida evoluciona, en los últimos años, a través de una serie de contracciones seguidas de saltos que se repiten con extraña periodicidad.

No descubrimos nada si decimos que todo proceso inflacionista resulta ser un negocio fabuloso para determinados y muy reducidos sectores de la población. En el año 1957, cuando gran

sustento es el trabajo y no debemos permitir su degradación por la constante vulneración de lo pactado en nuestros Convenios Colectivos.

¡ Adelante por la senda de la dignidad hasta el logro del reconocimiento de una sindicación libre, que garantice nuestra defensa como trabajadores !

Por la Alianza Sindical de Euzkadi:

U.G.T. (C.I.O.S.L.) - C.M.T. (A.I.T.)

parte de la población soportábamos una política de hambre racionada, esos sectores acumulaban cuantiosas fortunas necesarias para el siguiente período de desarrollo económico. A fines de 1962 se consolidó un alza del 10 por 100 a costa de grandes sacrificios impuestos a la población en tanto el sector privilegiado acrecia el reparto de dividendos. Entre el mes de junio y noviembre del pasado año ha sido impuesto un nuevo aumento que ha resultado superior al anterior. Todos estos fenómenos de alza se producen irremediablemente, provocados por el gran capital, con las mismas víctimas y los mismos beneficiarios, pero todo ello nada tiene de extraño. La disminución del poder adquisitivo, que se provoca y consolida periódicamente, es un proceso normal en toda economía capitalista. Las necesidades de la acumulación, para entrar en un nuevo período expansivo, son las que en última instancia desbordan el fenómeno. En esas contradicciones está la muerte del sistema capitalista.

Además, los Ministerios económicos del régimen franquista no son ajenos a esta situación. Poseen los medios apropiados para detener el proceso, pero no los utilizan hasta que su agudización presenta un peligro para el capital. Entonces es cuando se dictan ciertas medidas de sentido estabilizador que conocen a

la perfección los expertos, pero el alza del coste de la vida con todas sus graves consecuencias para los económicamente débiles, se ha generalizado y ha quedado implantado en toda la nación.

Con desfachatez que raya en el cinismo, el Servicio Sindical de Estadística hace notar que en el sector del Metal el salario hora ha experimentado un aumento del 9,3 por 100 en los ocho primeros meses del año 64, mientras que la productividad (rendimiento de trabajo) aumentó el 16,9 por 100.

Por otra parte, el Instituto Nacional de Estadística acortando siempre los aumentos en los artículos, señala unas alzas del 12,8 por 100 en alimentación, del 14,3 por 100 en el vestido, del 5,1 por 100 en la vivienda, del 6,9 por 100 en gastos de casa, y del 3,3 por 100 en el de gastos diversos. En el año actual, desgraciadamente, esos porcentajes se verán superados en detrimento de las clases menesterosas.

En posesión de esos porcentajes por parte de la clase trabajadora, ¿qué pueden esperar el Gobierno, la clase patronal y los Sindicatos verticales, trilogía ésta causante de la opresión política, económica y sindical que padece el país? ¿Tenemos que dejarnos explotar mientras los demás acumulan riquezas a costa de nuestro esfuerzo? Debemos decir ¡¡NO!! con todas las fuerzas de nuestras convicciones y lo diremos. Diremos, también, que nos opondremos a toda crea-

ción espuria de organizaciones sindicales. La libre e inalienable inspiración de quienes las integran tiene derecho a la designación de sus representantes, como es costumbre en toda colectividad democrática. Lo que no tenga ese signo será el hijo legítimo de un sindicalismo que sólo ha servido para cubrir veinticinco años de ignominia y corrupción.

Estamos convencidos hasta la saciedad de que la libertad sindical no podrá obtenerse ni ser garantizada sin que todas las demás libertades y derechos democráticos, sean igualmente conseguidos. La experiencia de los estudiantes es de una elocuencia que abruma.

Erróneamente, algunos grupos pretenden concentrar sus esfuerzos en la sola obtención de la libertad sindical, como si fuera posible separarla de las demás libertades. Hemos dicho y seguiremos diciéndolo que el problema español es un problema netamente político y mientras éste no se resuelva tampoco se resolverá el problema sindical.

¡ Trabajadores de Vizcaya, debemos permanecer tensos y vigilantes para desbaratar las maniobras, vengan de donde vinieren, de arriba o de abajo, conducentes a privarnos del derecho de elegir el Sindicato de nuestra predilección !

¡ ¡ VIVA LA LIBERTAD ! !
¡ ¡ Abajo los Sindicatos Verticales ! !
U. G. T. de Vizcaya
(C.I.O.S.L.)

Otra renuncia en prueba de solidaridad con los profesores sancionados

Nueva York. (O.P.E.). — El profesor Federico Gaeta, que ocupa la cátedra de matemáticas de la Universidad de Buffalo (Nueva York), fundada en 1846, ha dirigido al señor Lora Tamayo la siguiente carta:

«Tengo la satisfacción de solicitar mi inmediata baja definitiva en el Cuerpo de Catedráticos Numerarios de Universidad como solidaridad con mi amigo y compañero Enrique Tierno Galván y demás catedráticos arbitrariamente sancionados por la dictadura; considero a todos ellos beneméritos de la Universidad española y heraldos de un porvenir democrático digno de España.

No he presentado antes mi renuncia por parecerme despropor-

cionada con mis buenos deseos, desde el momento que me encuentro exiliado desde hace años como protesta por la farsa de mi traslado forzoso a la Universidad penal de Santiago de Compostela. Pero he recordado también la forma indecorosa con la que todavía se utiliza mi nombre para cubrir las apariencias nombrándome juez de oposiciones en el "Boletín Oficial del Estado". Para facha. Ni siquiera se me comunicaba el nombramiento. Sólo se quería dar una muestra más del "Estado de Derecho", desorientar y engañar a la opinión pública. Cuando estaba en España, se saltaron siempre mi turno para mayor "gloria del Opus Dei". No quiero silenciar una farsa más. No quiero ser Catedrático en España mientras gobierne el Dictador y sus fieles lacayos como usted.

Esta renuncia no implica, sin embargo, renuncia a mis derechos, pisoteados por sus delegados de la Universidad de Zaragoza, los que seguiré defendiendo como simple ciudadano español.»

DE TODO UN POCO

EL ESCRITOR madrileño Federico Carlos Sainz de Robles ha publicado un estupendo libro titulado "Madrid: crónica y guía de una ciudad impar". Contiene 747 páginas con centenares de fotografías, mapas, planos, algunos en color. La presentación, por "Espasa-Calpe", sólo merece elogios. Pues bien, en este libro, al describir los nuevos barrios que rodean Madrid, a los veinticinco años de dominación franquista, sin oposición y sin trabas administrativas, se dice lo siguiente:

«Si algunos de estos barrios, ya con una población superior a la de muchas capitales de provincias; pero, en su mayoría, barrios destartados, con bloques de viviendas... ya viejas y sucias antes de cumplir el año de su existencia, sin un edificio de "cierto lujo": iglesia, escuela, cuartel o teatro; con calles muy anchas, sí, pero sin pavimento, o con pavimento hundido "por descuido" de las contratas, y sin arbolado, o con unas docenas de acacias y castaños desnutridos y de cuyas ramas penden más trapos sucios que hojas; entre sí, y "tuertos", cuando no "ciegos del todo", a consecuencia de pedradas o de hurtos; con solares convertidos en vertedero; con barracones y chavolas al lado de casas de ocho o diez pisos cuya delgadez hace sospechar una anemia destructora para muy pronto. Mas también es cierto que entre estos nuevos barrios — ¡ cuánta ironía, para los más de ellos, en el dictado de "ciu-

dades satélites" ! — y algunos de los pueblos anexionados — Vicalvaro, Barajas, Hortaleza, Fuencarral — existen enormes extensiones de tierras desnudas con una geografía desértica de jorobas y socavones, de aduares y pequeños oasis, de vertederos y tejares, de terrible polvo levantado en cortinas y de lluvias formando lodazales.»

El cuadro es desolador. Naturalmente, los turistas atraídos por la diferencia de precios — merced a la explotación de una mano de obra sin defensa —, no ven nada de esto. Pero los madrileños lo sufren, que es peor. Y sufren, además, de falta de agua, por improvisación de las autoridades y haber transigido durante cerca de un cuarto de siglo con el negocio del embalse del marqués de Santillana, gran protegido de Alfonso XIII y de sus continuadores.

EL CONCILIO ha aprobado en principio la libertad religiosa, por 1.997 votos contra 224, entre los cuales figuran buen número de representantes del episcopado español, tan cerril en Roma como en la península. El texto aceptado en principio declara que no solamente cada hombre tiene el derecho de adoptar la religión que su conciencia le dicte, sino que ningún Estado, grupo o individuo no le debe privar de ese derecho, y que los gobernantes tienen el deber de proteger y de garantizar la libertad

religiosa de todos sus ciudadanos. Es indudable que el Concilio ha pensado en los países comunistas — no todos — donde la religión vive en precario; pero nosotros pensamos en los otros países donde la Iglesia abusa de su fuerza, subordinándose a los poderosos y abandonando a los humildes.

MOSCU ABASTECE de armas a la India contra China y contra Pakistán. Y cobra en divisas. Y China suministra armas a Vietnam y a Pakistán, para enfrentarse con los rusos.

EL EGOISMO humano no tiene límites, y llega hasta la clase trabajadora. Según una estadística reciente — en el supuesto de que los datos sean verídicos — el 47 por 100 de los trabajadores consultados en una nación industrializada son partidarios de prolongar la jornada de trabajo para evitar el aumento de la mano de obra extranjera... ¡ Y muchos de ellos dispuestos a hacer horas suplementarias sin aumento ! El individualismo llevado a estos extremos da como consecuencia que para muchos sea preferible el auto y la televisión a plazos que el compartir el salario con quienes viven en inmundas chozas y carecen de pan y de libertad.

Francisco de HENARES

TRABAJO LENTO EN TELEFONOS Y EN LOS TRANSPORTES PUBLICOS DE MADRID

Desde finales de septiembre los obreros de los tranvías y autobuses urbanos de Madrid están practicando el trabajo lento para apoyar una demanda de revalorización de salarios. Con ese motivo existe una gran perturbación en los servicios y se forman largas colas en las paradas que llegan a veces a varios centenares de personas. La empresa municipal de transportes se niega a incluir en el convenio colectivo las mejoras pedidas por los obreros.

En situación análoga se encuentran los empleados de Telégrafos y Teléfonos de la capital de España. El continuo aumento del coste de la vida ha disminuido considerablemente el poder adquisitivo de sus reducidos sueldos y piden se renueve el convenio colectivo para actualizarlo. El Estado se niega con el pretexto de que ello obligaría a un nuevo aumento de las tarifas. Los funcionarios de Telégrafos y Teléfonos, al no ser atendida su demanda están efectuando también el trabajo lento, lo que da lugar a irregularidades en las comunicaciones y a enormes retrasos en la obtención de conferencias telefónicas interurbanas.

IMPRIMERIE SPECIALE
25-30, Rue Sainte
MARSEILLE 1^{re}

EL VEINTEAVO aniversario de la Organización de las Naciones Unidas que acaba de cumplirse, no ha suscitado en mi nimo más que tristes pensamientos cruzados de desengano. No pensaba haberme ocupado de tal efeméride, pero algo que he leído posteriormente me ha impellido a escribir estas líneas en su elogio considerando esta palabra en su pristina acepción, es decir, en el sentido que le dieran antiguamente griegos y romanos que era el de oración fúnebre que se pronunciaba ante el cadáver de alguna persona prominente en el momento de darle sepultura. Porque, a mi entender, la O.N.U., al cumplirse el primer decenio de su existencia, ya no es más que un cadáver. O, por lo menos, se encuentra en estado agónico, inutilizada para cumplir la alta misión que fue su germen fundacional.

Sin embargo, es preciso reconocer que fue una hermosa creación en la que se plasmaron las más nobles esperanzas de los hombres. Fue como un alba espléndida después de la noche terrible de la guerra. Para mí que soy un idealista, que cree en la vida y lucha por ella con el optimismo de los amantes de la paz y la fraternidad, la Conferencia de Dumbarton Oaks fue como el alumbramiento de una Edad Feliz. Era todavía muy joven y desconocía las mordeduras del escepticismo. Después, el tiempo y los desengaños me han enseñado a ser reflexivo y aunque sigo siendo un optimista prendido de fe y esperanza en los eternos ideales, aprecio las palabras y los hechos de los hombres con un cri-

La O.N.U. ha cumplido veinte años

terio valorativo más estricto y realista.

Los primeros tropezones que perturbaron la vida de la O.N.U. los consideré como esas enfermedades de sencilla terapéutica propias de la edad infantil y que, posiblemente, no son más que procesos de crecimiento y fortalecimiento orgánico. No obstante, a pesar de mi enorme capacidad para la esperanza, pronto tuve que rendirme ante la reiterada evidencia de los hechos. La O.N.U. parecía tener interés en desacreditarse, en defraudar a los que creían en ella, en demostrar que su recinto y su enfoque de los problemas eran un lago político de los Estados Unidos de América y que su Consejo de Seguridad era un organismo más del Departamento de Estado.

Nada más terminar la guerra, la atmósfera internacional empezó a enrarecerse con la provocación de graves conflictos originados por la posesión de zonas de influencia. La carrera de armamentos conoció un auge extraordinario y un nuevo elemento de temor y de riesgo llamado "guerra fría" vino a envenenar las relaciones internacionales con peligrosos bombardeos del abismo bélico. La O.N.U., bajo el cacicazgo torpe y terco de los Estados Unidos, no supo establecer una base jurídica firme y equitativa para encauzar los negocios internacionales, ni supo de-

tener la carrera de armamentos, ni supo impedir la violación de los derechos soberanos de los pueblos que no fueran grandes potencias. Por su naturaleza y por su destino la O.N.U. tenía un estatuto supranacional, una misión de alcance universal y estaba, o debía estar, por encima de los intereses particulares de un Estado o de un grupo de Es-

pués del clamoroso triunfo de 1945 cuando solamente un gesto hubiera bastado para precipitar la caída del régimen franquista, entonces vacilante, débil y esperando recibir de un momento a otro la sacudida que le hundiera definitivamente en el osario putrefacto de los recuerdos excretados por la Historia.

Hubo un momento, sin embargo, en que parecía que la O.N.U. se regeneraba, adquiría nueva savia, se insuflaba nueva vida y un dinamismo operante parecía que la iba a reintegrar a la grandeza de su destino. Fue en el año 1960, con motivo de la celebración de su XV Asamblea Plenaria. El número de países representados tocaba el centenar y el mayor número de jefes de Estado y de Gobierno que jamás hayan podido encontrarse juntos se congregó en su recinto. Parecía entonces que se iba a liberar de protectorados anquilosantes, que iba a dejar de ser un lago americano, que iba a convertirse en un auténtico foro de debate universal. Habían llegado nuevas naciones que habían alcanzado la independencia y la O.N.U. ganaba universalidad. Fidel Castro, que representaba a un minúsculo país hasta entonces unido a la carroza imperial del dólar, lanzó en el mismo Nueva York su requisitoria antiyanqui como testimonio incontestable de que la O.N.U. había alcanzado, por fin, su independencia.

Por Manuel Antuña

tados cualesquiera que éstos fuesen. Al convertirse en instrumento de una nación poderosa y soberbia se vació de su esencia universalista, perdió su sentido y su razón de ser.

Los años que siguieron a la Conferencia de San Francisco vieron crecer enormemente las querellas entre los grandes. El mundo, consternado, vio abrirse una fosa que separaba peligrosamente a la Unión Soviética de los Estados Unidos. El Consejo de Seguridad se castró a sí mismo porque las grandes potencias usaban desconsideradamente del privilegio de veto. Un privilegio que impidió el ingreso en la O.N.U. de la China continental porque el régimen de este país no gustaba a los Estados Unidos. Mientras tanto, amparándose en una monstruosidad jurídica y llevando el absurdo hasta su máxima exacerbación, mantenía en su seno y con prerrogativas de gran potencia al régimen fantoche de Formosa que, falto de asistencia popular, sólo se mantiene en pie por el apoyo que le prestan los cañones de la VI Flota americana.

Este veto tan fácilmente esgrimido no sirvió, sin embargo, para impedir el ingreso en la O.N.U. del régimen franquista, supervivencia vergonzosa de los fascismos vencidos y conculcador de todos los derechos que la O.N.U. reconoce a los hombres como consustanciales de su condición humana. El hecho de que la Unión Soviética no usara del veto en esta ocasión fue uno de los desengaños más dolorosos que sufrió el pueblo español, solamente comparable al que le hicieron sufrir los laboristas ingleses des-

y Argelia grandes dolores físicos, enormes esfuerzos económicos y pustulentas adulteraciones del comportamiento general.

No fueron capaces de encarar valientemente el problema de la esclavitud que todavía señorea en numerosos países y envilece a más de once millones de seres oficialmente censados por sus organismos de investigación y estadística.

No fueron capaces de ayudar al Congo a librarse del caos concediéndole una asistencia generosa y humana sin alentar a los "quislings" de la Unión Minera y sin imponerle condiciones políticas.

No fueron capaces de promover el ingreso de la China continental, que es el primer país del mundo por su potencial humano y el segundo por su extensión geográfica.

No fueron capaces de imponer la paz en el Vietnam, minúsculo conflicto en sus comienzos, que amenaza con sumergirnos en la tragedia de otra guerra.

No fueron capaces de imponer la paz en Santo Domingo condenando la agresión yanqui, del más puro estilo nazi, y garantizando al pueblo dominicano el libre ejercicio de sus derechos ciudadanos.

No fueron capaces de promover sustancialmente el desarrollo de los países atrasados para librar del hambre y el peonaje a centenares de millones de seres que viven en un estado muy próximo a la esclavitud, mientras se despilfarran enormes recursos en armamentos desmesurados.

No fueron capaces de encararse con el problema del desarme para terminar definitivamente con el riesgo de otra guerra aniquiladora y liberar gigantescos recursos para dedicarlos a inversiones económicas y humanas, que hubieran desterrado de la faz de la tierra el hambre, el atraso, la ignorancia y la miseria.

No fueron capaces de devolver la libertad a pueblos subyugados por gobiernos y sistemas políticos degradantes.

No fueron capaces de acabar con la discriminación racial que ha alcanzado gradaciones repugnantes, cuya representación más salvaje e incivil se concreta en el "Apartheid" sudafricano.

No fueron capaces de imponer la independencia de Angola y Mozambique a pesar de que sus pueblos luchan con denuedo para conseguirla frente al Estado fósil del Portugal salazarista.

Por todas estas incapacidades y otras más que acaso no tengan la misma trascendencia universal, pero que están igualmente discernidas a su acción, por su anemia operativa y por su partidismo, la O.N.U. celebra su veinte aniversario en un ambiente de agonía del que será muy difícil que se reponga. Sin embargo, es muy posible que no muera porque los hombres somos muy dados a mantener ficciones y entelequias. Pero ¿no es mil veces peor que la muerte el vivir agonizando, el existir sin objeto, sin finalidad, sin servir para nada práctica?

La O.N.U. ha sido condenada por su impotencia, por sus numerosos errores, porque se ha revelado más pequeña que su destino, porque ha traicionado lo último que se puede traicionar en este mundo.

Porque la O.N.U. ha traicionado la confianza.

JJ. SS.

TOULOUSE

Sábado 30, a las seis de la tarde, y domingo 31 de octubre, primer cursillo de formación del militante:

- 1) Por qué debemos ser militantes.
- 2) Qué es una organización y cómo se trabaja en ella.
- 3) Historia y principios de la U.G.T.

SE DESEA CONOCER EL PARADERO...

De Pedro Nieto Carrasco, natural de Torre Santa María (Cáceres), refugiado en Francia en 1939. Interesa noticias su hija Manuela, residente en este país. Dirigirse a Juan González, 46, rue du Bourg, Lourdes (H.-P.).

El "Himno de Riego" en la catedral de San Patricio de Nueva York

«Serenos y alegres, valientes y osados cantemos soldados el himno al lid...»

Bueno, la letra no; pero la música del "Himno de Riego", el himno de la República española, ha sonado solemne, tocado por el órgano de la catedral de San Patricio de Nueva York. El domingo, 17 de octubre, después de la clausura de la Feria Mundial, el personal del Pabellón español, con sus jerarquías, sus Guardias cíviles, personal diplomático, periodistas, grupos folklóricos, la Tuna de Barcelona, etcétera, asistieron a una misa en la catedral de San Patricio para despedirse de los Estados Unidos.

Un sacerdote americano dirigió desde el púlpito, en castellano, unas frases de adiós a los numerosos asistentes, graves y majestuosas, a tono con la música de Bach con que el órgano había acompañado la misa. Estaba previsto tocar los himnos nacionales de ambos países. Concluida la ceremonia, la gran asistencia, de pie, esperaba los acordes de la marcha Granadera. Los Guardias cíviles, sobre todo, firmes, sin pestañear, como verdaderas estatuas, querían concluir su estancia en Nueva York con esa postura de rígida marcialidad.

Pero el órgano atacó las vibrantes notas del "Himno de Riego", llenando atronadoras todo el templo y sembrando la confusión —en algunos el pánico— de los asistentes. ¿Qué era aquello? ¿Se había cambiado ya en España el régimen? ¿Había asaltado el órgano algún "comando" republicano? ¿Se pasó al "enemigo" el organista? Lo cierto es que nadie sabía qué hacer. ¿Continuar firmes? ¿Salir corriendo? Algún Guardia civil se echó mano a la pistola y una dama se desmayó. Pero el "Himno de Riego" continuaba sonando.

Nadie ha podido dar una explicación válida de lo ocurrido. Unos se inclinan porque hubo error al escoger las partituras, otros que fue intencionadamente; el periodista de "La Vanguardia", de Barcelona, señor Del

Arco, allí presente, estima que «no hubo mala intención alguna». Lo que sí está claro, es que el domingo, 17 de octubre, en la catedral de San Patricio de Nueva York el órgano tocó el "Himno de Riego". Después de esto hay quien piensa que, en efecto, la Iglesia se está democratizando.

Las desigualdades ante la enseñanza

EL REVERENDO PADRE LUMBRERAS
PRETENDE «CON SOFISMAS Y DISTINGOS ARBITRARIOS» JUTIFICAR
LO INJUSTIFICABLE

A LAS MUCHAS desigualdades de la sociedad franquista en materia de enseñanza, tenemos que añadir el que las candidas monjitas que se dedican al magisterio en los colegios privados «no pueden lograr la convivencia de niñas ricas y de niñas pobres en los colegios de monjas». Al parecer esa convivencia «es imposible mientras existan en España las actuales diferencias de clase.» Esas diferencias propician seguramente una situación conflictiva, esto es, fenómenos bien patentes de la lucha de clases, puesto que las candidas monjitas «se ven en la penosa necesidad de remitir a las niñas pobres a las sucursales del suburbio».

Así se colige de un artículo de Torrente Ballester dedicado a comentar un libro del padre Lumbreras, también comentado por otro suéto de "Pueblo", libro donde se descubre esa anti-cristiana discriminación entre niñas pobres y niñas ricas.

Torrente Ballester, luego de condenar tan "penosa necesidad" discriminatoria y asegurar que ese fenómeno no se produce en los Institutos de enseñanza media, brinda a las candidas y discriminantes monjitas a que se sienten en su clase, a su lado, para «enseñarles el modo de realizar, en las aulas, en los pasillos, en los recreos y en todo el ámbito escolar, esa unión que a ellas resulta tan ardua». Esto es, la convivencia entre pobres y ricos en el seno de la escuela. Es evidente que hay niños que huelen ofensivo a ricos y que se las arreglan para ofender a los niños pobres, como no es raro que algunos niños pobres tengan reacciones despreciativas y agresivas contra los niños ricos. Pero la escuela, lejos de registrar esos hechos y pretender curarlos separando a ricos y nobres.

tiene que recordar a todos el respeto mutuo, la igualdad ante la ley y el hecho muy olvidado de que todos nacemos desnudos; que no es la naturaleza la que nos diferencia por razones de riqueza, sino que es la sociedad y que es de nuestros padres de donde nos vienen esos distingos de ricos y pobres, distingos que, además, parece que las candidas monjitas consagran y confirman, remitiendo a las niñas pobres a las sucursales de los suburbios, en reemplazo de la práctica discriminatoria vigente de las dos puertas: una para las ricas y otra para las pobres.

En efecto, esa desalmada distinción, esa anti-cristiana e inhumana discriminación, no se puede justificar «con sofismas y distingos arbitrarios». Tampoco basta asustarse y declarar —como lo hace Torrente Ballester, y suponemos que no puede ir más lejos en su declaración— que esas discriminaciones «descubren en mi patria un estado social que estimo peligrosísimo».

Si, es peligrosísimo. Es peligrosísimo que las diferencias sociales sean tan grandes y tan injustas. Es peligrosísimo que más del 50 por 100 de la enseñanza esté en manos torpes y ayunas de pedagogía, como sucede en los colegios particulares. Es terriblemente peligroso que los niños españoles reciban ya en la escuela y en presencia de pretensos evangelistas pedagogos el insulto de la discriminación social.

Bastante es y es más que sobrado que no vistan igual los niños pobres y los niños ricos. Que la mesa del pobre sea escasa y abundante la del rico. Que el salario del padre del niño pobre simbolice la miseria, y que las rentas del padre del niño rico sean excesivamente abundantes.

Bastan y sobran las muchas diferencias y las muchas discriminaciones que padecen los pobres. Algún día, no lejano, comprenderán los pobres la necesidad de ponerles fin. Pero, entre tanto, no ensuciamos el alma de los niños con las inmundas discriminaciones que acontecen en los evangélicos colegios religiosos y en presencia de la atónica incuria moral y pedagógica de frailes y monjas.

B.

ASTIVA el mundo

VUELTA AL MUNDO

COMO aquel fantasma que recorría Europa, que hizo famoso el Manifiesto de Marx, una extraña peste, si se adopta una cierta óptica española, recorre el mundo. Una peste que conmueve y remueve los Gobiernos y los llamados "centros de decisión". Los conservadores ingleses, que además del partido de Churchill son, sobre todo, el partido de lo que en la Gran Bretaña llaman el "establishment" y que traduciremos por "los establecidos", es decir los poderosos de la City para abajo, tienen que dejar después de perder las elecciones el 10 de Downing Street a los laboristas, con la libra esterlina amenazada. Poco más tarde, la peste electoral que no teme al frío, sube hacia el Norte: nuestros amigos socialistas noruegos, tras muchos años en el Poder, pierden las elecciones y dejan el Gobierno a una seguramente precaria coalición de todos los partidos burgueses.

Pero la peste electoral desborda los países de sólidas instituciones democráticas. Saltando el Atlántico hasta la hermosa bahía de Río, un mariscal que prefiere, por fortuna, parecerse más a Berenguer que al señor de El Pardo, hace elecciones para ver un poco claro después de un golpe de Estado militar: la claridad es meridiana, esas peligrosas urnas aclaman a los que fueron víctimas de ese prurito militar de baldear la vida pública como el patio de un cuartel, y aún no se sabe cómo quedarán las cosas. La horrible peste electoral condena violentamente a otros militares en Turquía: el Partido democrático, el del caballo gris, sucesor del presidente Menderes, que fue en su tiempo convenientemente ahorcado, gana sin disputa contra los herederos de Mustafá Kemal, el reformador a latigazos.

Pero, vista desde las altas esferas españolas, la amenaza de contagio es verdaderamente persistente y horrible. El propio Vaticano, en concilio mitrado por millares, habla de diálogo y, lo que es peor, de libertad. Y hasta del vecino Portugal llegan síntomas desconcertantes. No sólo va a haber elecciones —lo que ya es de por sí a la vez nefasto y arriesgado—, ha habido también un asomo de libertad de prensa: los periódicos han publicado el viernes 15 de octubre, íntegramente, el manifiesto de la oposición. De una manera intolerable, la peste roja recorre el mundo.

Recuerdo el cuento de la peste roja... Para evitarla, los ricos y los poderosos se aislan en un alto castillo, levantan los puentes, cierran todas las entradas a cal y canto. Mientras, fuera y por todo el horizonte, el país muere... Pero una noche, al último toque de las doce, en el curso de un baile de disfraces una gigantesca máscara embozada de escarlata levanta su cara: es la Muerte, la peste roja, que ha entrado a segar a los cortesanos y al monarca.

Dom Escarré preguntaba hace poco si existía una sola razón que justificara todavía la presencia del Estado totalitario que se ha instalado en España hace veinticinco años largos (y tan largos...). Una sola razón, Padre, pero decisiva en el mundo de adustas realidades en que vivimos: la de existir. La de hincarse con uñas y dientes a unas estructuras que, fuera de vanas palabras o de "Cuadernos para el diálogo" que son cuadernos para la censura, niegan en su esencia toda evolución, el menor contexto democrático. Estructuras en que muchas inversiones internacionales encuentran razones de rentabilidad. Ningún Gobierno español, mañana, será más sumiso a las presiones del extranjero: las combinaciones financieras de todo orden y desorden tejen una tela continua de compromisos y secretas vergüenzas que juegan en favor de la inercia. Ya que el Gobierno español se contenta, sobre todo, con existir y durar. Sirve a toda estrategia y garantiza bases militares con tal de seguir simplemente adelante.

Mientras el país crece, el tono cambia. Cerca de las dos terceras partes de los españoles no han conocido la guerra civil... Recibe —por medio de los bolsillos de una dorada minoría— los millones del turismo y trata los problemas del campo por la emigración interior y exterior. Pero, turismo y emigración, incitan a vivir como todo el mundo. Por todas partes se juzga que las instituciones españolas son inadecuadas, pero el polvorín español salta. En nuestro planeta enervado se prefiere la continuación. Los periódicos y las cancillerías tienen de sobra ración de conflictos explosivos. Y como una revolución sangrienta provocarla —otra vez— la intervención extranjera...

Como decía don Enrique Tierno Galván en su artículo a "Le Monde", «los que forman lo que en términos muy vagos se llama la oposición están profundamente preocupados por esta actitud que presenta todo el aspecto de una enfermedad síquica, que parece caracterizarse por la imposibilidad de pensar en el porvenir». Ya que cuando un país cambia, sus esencias mismas siguen una mutación continua, a veces microscópica, pero cada vez más potente. Hasta que las últimas motas de tierra o cristales de hielo desencadenan por millones de toneladas la avalancha. Se vive en España una seguridad falsa a base de creer que para garantizar el mañana basta la policía armada a la puerta de los Ministerios. Es una evidencia histórica que todos los llamados regímenes fuertes acaban mal. Mientras la democracia permite un cambio de estructuras con toda seguridad, específico, la tiranía engendra siempre el drama y la violencia.

A. B.

A propos du 75^{me} anniversaire de Rerum Novarum

Par Nath. de Bock

Le mouvement ouvrier chrétien a commencé de célébrer le 75^{me} anniversaire de l'Encyclique Rerum Novarum.

Il est de coutume, lors de célébrations de ce genre, de se trouver dans un état de bienheureuse euphorie et, très souvent, des paroles sont prononcées qui prennent quelque liberté avec la vérité.

A l'occasion de l'ouverture de ce jubilé, qui a eu lieu samedi dernier, il a été dit que le Mouvement ouvrier chrétien avait profondément modifié notre société.

Pour quiconque connaît l'histoire de la naissance du Mouvement ouvrier chrétien, cette affirmation fait l'effet d'une bouffonnerie. Ne croirait-on pas que les organisations ouvrières chrétiennes ont été fondées en vue d'améliorer le sort des travailleurs et de changer l'ordre établi, bâti sur la force et le droit de naissance?

Rien n'est moins vrai. Les organisations ouvrières chrétiennes puisent leur origine dans la volonté de l'Eglise de combattre et de neutraliser l'action socialiste qui voulait renverser cet ordre établi et approuvé par l'Eglise.

Selon l'Eglise, en effet, le sort de l'homme et le cours de son existence sont fixés par Dieu. Il en va de même pour le rang et la puissance qu'il aura dans la société.

Léon XIII a écrit dans son encyclique: «C'est ainsi qu'Il (Dieu) a aussi précisé qu'il devait y avoir dans la société plusieurs classes qui diffèrent en dignité, en droits et en puissance, afin que notamment l'Etat, ainsi que l'Eglise, constituent un seul corps avec de nombreux membres, l'un plus noble que l'autre, mais tous nécessaires les uns aux autres et prévus pour le bien-être commun. L'inégalité de droits et de puissance vient cependant du Créateur de la nature auquel on reconnaît toute paternité dans les cieux et sur terre».

Pie X l'a écrit encore plus catégoriquement: «Rest impossible et cela signifierait la destruction de la société».

Pour illustrer l'assertion que le Mouvement ouvrier chrétien a été fondé pour neutraliser l'influence du mouvement socialiste, citons encore ce qu'a écrit Léon XIII dans une de ses encycliques, en 1878: «Puisque finalement les adeptes du socialisme sont recherchés de préférence dans la classe des hommes exerçant un artisanat ou effectuant un travail salarié et qui, par répugnance pour le travail, se laissent trop facilement bercer par l'es-

poir de la richesse et des biens, il est utile d'encourager les organisations d'artisans et d'ouvriers afin que ces associations, placées sous l'égide de la religion, rendent tous leurs membres contents de leur sort et laborieux, et les incitent à une vie paisible et tranquille».

Pour tous ceux qui connaissent l'histoire du mouvement ouvrier dans notre pays et dans le monde, il est clair que le Vatican a été forcé de reconnaître les organisations ouvrières chrétiennes au moment où le mouvement socialiste commençait à exercer une influence tellement salutaire pour les travailleurs, qu'elle devenait un réel danger pour l'Eglise.

Dans «L'Internationale d'Anvers», le Père Van Isacker écrit: «Inconsciemment ou involontairement, les catholiques ont contribué au détachement de l'Eglise des premiers adeptes du socialisme parce que, en dépit de l'évolution du temps, ils se sont accrochés à la charité paternaliste comme seule solution au problème ouvrier».

Au lieu de prétendre que les chrétiens ont profondément modifié la société, ils feraient mieux de rappeler combien difficilement et au prix de quels efforts ils ont conquis leur place dans le régime chrétien et ecclésiastique. En effet, en 150 ans de mouvement ouvrier catholique en Europe occidentale, on concède loyalement que le mouvement ouvrier chrétien a réussi à grand peine à obtenir l'accord complet du Saint-Siège et que cette reconnaissance par le Pape Pie XI a eu lieu durant les dernières années de son pontificat (1922-1939).

N'oublions pas que l'Eglise exige des organisations chrétiennes l'entière obéissance et la soumission à ses desseins. La vérité est que l'Eglise a toujours voulu mettre à son chapeau les plumes des autres.

Alors que, jadis, elle a suivi involontairement, en traînant la jambe, prudemment, avec méfiance, la lutte pour l'émancipation et l'amélioration du sort des travailleurs, elle est désormais la première à déclarer qu'elle a ébranlé la société dans ses fondements. Le jour où le socialisme aura réussi à changer la société capitaliste actuelle, nous pouvons nous attendre à ce que cette même Eglise, qui n'a pas encore été plus loin que de permettre le dialogue avec ceux qui pensent autrement, prétendra de nouveau que cela s'est fait grâce à elle.

Le mouvement ouvrier chrétien devrait plutôt rappeler aujourd'hui qu'il a été inspiré et stimulé par l'action des socialistes.

gularidades de los movimientos de los planetas lejanos, Chebotarev está persuadido que un décimo planeta existe, probablemente de las dimensiones de Marte. Gravitando a quinientos millones de kilómetros del sol, el planeta será muy difícil de fotografiar, pero los astrónomos soviéticos estiman que los telescopios modernos deben permitir el obtener esta prueba en un próximo porvenir.

★ El premio Nobel de literatura

EL PREMIO NOBEL de literatura acaba de ser concedido al novelista soviético —habría que decir mejor cosaco— Mikhaï Choklov. Su obra más importante es la gran serie novelesca, ocho volúmenes en francés, "El Don apacible", escrita a lo largo de doce años de larga gestación, que traza un vasto cuadro de los años anteriores a la revolución y de

los años durísimos de la guerra que siguieron a 1917, a través de la historia del soldado campesino Gregori Melekhov. La obra constituye la gesta de un gran pueblo enraizado en las dos orillas del Don, capaz de guardar su personalidad, eco de la autonomía que tuvieron en tiempo de los zares. La obra es potente y merece más largo estudio que esta breve nota.

ABONNEMENTS
et
REABONNEMENTS
au nom de:
Roger SOUTHON
12, Cité Malesherbes - Paris-9
C. C. P. 18 585 08 - Paris

★ Los maravillosos

silencios de España

EN EL HOMENAJE rendido por José Bergamín en el "Figaro Littéraire" al gran escritor francés François Mauriac, que acaba de cumplir ochenta años, podemos leer, después de una rápida traducción:

«Estas voces—las grandes voces francesas que han defendido y defendido la España mártir— no se ahogarán en el silencio de muerte, el sepulcral silencio, en que se ha querido apagarlas, o, lo que es peor, escamoteárselas. Esta verdad —la verdad entrañable de España— se manifiesta en estas voces como en el infierno de los gritos y de la sangre. Verdades de escándalo, como diría Bernanos, verdades que nos quemar el corazón, como la "Guernica" de Picasso, para manifestar su evidencia.»

«En vano se lanza sobre un mercado común de falsos valores una España gritona, estrepitosa, vendida, prostituida a una aparente prosperidad turística y, en el fondo, más que nunca, profundamente traicionada por sus propios hijos, por su tradición, por su cultura, por su poesía. Con todo, la verdadera España continúa allí, silenciosa, secreta, como esas voces de verdad que testimonian con sus "grandes cementerios bajo la luna" ardiendo de esperanza. Sobre las fronteras de estos maravillosos silencios, como diría Cervantes, se encontrará siempre esta verdad. Mauriac ha sabido encontrarla y no esconder este hallazgo. Mi homenaje, hoy, le aporta testimonio de mi gratitud.»

★ Cada uno su bomba

DESPUES DE SUS conflictos con el Pakistán y con la China, peligrosa vecina, la opinión india parece desear apasionadamente disponer también del arma atómica...

Hemos tenido siempre una simpatía sincera por ese país pobre y lleno de profundas resonancias, que alcanzó la independencia sin lucha armada, con armas de paz. Tememos que para millones de campesinos indios la bomba sea un motivo de hambre y pobreza. Tememos, sobre todo, para el porvenir de la humanidad, que la multiplicación de las armas atómicas en un mundo en el que los conflictos perduran y llamean sin encontrar casi nunca verdaderas soluciones, constituya una amenaza cada vez más grave.

En la última ceremonia de la Exposición de Nueva York se ha enterrado un cilindro poderosamente protegido con todos los testimonios posibles de nuestro tiempo, desde periódicos y libros hasta un "bikini" y píldoras contraconceptivas. Esperemos que no sea un día lo único que quede de nuestra civilización en medio de cenizas radioactivas.

★ Kennedy podría estar en vida...

UN MIEMBRO de la Comisión Warren, Mr. Arlen Specter, acaba de declarar que si el 22 de noviembre 1963 el presidente Kennedy no hubiera llevado el corsé que le ayudaba a sostener su espalda enferma desde la guerra del Pacífico, estaría tal vez aún en vida.

En efecto, la primera bala que

le tocó no era mortal. Sin su corsé, este balazo le hubiera hecho seguramente caer al fondo del coche y la segunda bala, mortal, no le hubiera alcanzado en la cabeza.

★ Horóscopo sobre el Gabón

UN SEMANARIO francés, especializado en la lectura de los astros, magia que venida de los tiempos remotos sigue encontrando un gran auditorio, había previsto un porvenir político sombrío al Gabón. «Disturbios, rebelión y caída del presidente Leon M'ba.» El astrólogo de servicio había seguramente escogido un país lejano y poco significativo para escribir unos renglones en paz...

Las consecuencias han sido graves en la joven república africana: agitación en el seno del Bloque Democrático, partido gubernamental gabonés, protesta a la Embajada de Francia, acción en justicia contra el semanario que ha acogido el horóscopo...

★ Un décimo planeta

SIGAMOS con los astros, pero ahora en serio. Según un astrónomo soviético, el profesor Gregorio Chebotarev, del Instituto de Astronomía Teórica de Leningrado, nos queda por descubrir un décimo planeta en el sistema solar. La existencia de Plutón, el noveno planeta, fue verificada en 1930 por Clyde Tombaugh, del observatorio Lowell, en el Arizona, según los cálculos del fundador del laboratorio, que murió catorce años antes de que esta verificación fuera posible.

Después de estudiar las irre-

- II -

El Brasil en fines de marzo de 1964 avanzaba a pasos rápidos por caminos peligrosos que podían conducirle a destinos de difícil vuelta. El clima era de agitación y ésta alcanzaba la calle amenazándolo todo. La autoridad del Gobierno no funcionaba, polarizándose en grupos y hombres aparentemente poderosos, pero cuya fuerza era ficticia ya que no tenía raíces populares, a pesar de que las apariencias a ellas lo vinculaban. Las organizaciones llamadas de izquierda, tanto políticas como sindicales, fustigadas por sus cabezas y elementos de acción agrupados con denominación diversa, mantenían en tensión permanente la opinión pública. Eran consideradas como obedeciendo a orientación comunista por figurar entre sus dirigentes y orientadores elementos encuadrados en aquella organización o a ella obedientes. El partido comunista estaba en la ilegalidad; pero muchos de sus miembros, que ya lo habían representado en el Parlamento y cámaras municipales, y otros de menor significación partidaria, pero muy eficientes, formaban parte de partidos políticos y grupos sindicales en puestos importantes. Estos hombres dirigían prácticamente los grupos sindicales más activos, integrándose en su dirección. Mandaban a través de sindicatos y federaciones que ciegamente les obedecían. El planteamiento de huelgas, con exigencias de todo orden, de ellos partían, y terminaban éstas cuando así lo decidían. Huelgas de significación política, de presión sobre los poderes públicos, amenazándoles. El Presidente Goulart al no denunciar tales fuerzas como mermadoras de su independencia para decidir, impresionaba desfavorablemente al país que lo suponía de acuerdo con tales movimientos. Sus decisiones se orientaban en el sentido de complacer a todas las exigencias formuladas, y cuando esto no sucedía, restaba la amenaza de su realización. Cuando el Parlamento resistía a tales embestidas era desmoralizado, amenazado de disolución. Como contrapartida se estimulaba al Presidente a marchar con el pueblo que ellos decían representar.

Para el 13 de marzo organizó un mitin monstruoso en la Plaza de la República, enfrente del Ministerio de la Guerra, en el que tomarían parte diputados, gobernadores, ministros y el propio Presidente de la República. Se facilitó al máximo la asistencia, que sobrepasó, según cálculos de la prensa, los ciento cincuenta mil. Se fustigó al Congreso pidiendo su cierre por entreguista y contrario a los intereses populares. Se desmoralizó a las fuerzas armadas representadas en los mandos hostiles; se reclamaban las reformas de base y exigía legalidad para el partido comunista. El Presidente de la República, en exaltado discurso, acompañó los clamores de la masa y afirmó su fe en sus métodos, prometiendo atenderlos. Leyó los decretos que acababa de firmar nacionalizando las refineras de petróleo. El Presidente había tomado partido claramente al lado de los que se insurgían contra la legalidad que no fuese la del propio Presidente. Así ganaba prestigio, pensaba, prestigio que le permitiría moverse con más fuerza, en el sentido de sus deseos.

Como réplica, otra parte del

MUERE EN MEXICO

LA VIUDA

DE MANUEL LLANEZA

El 30 de septiembre fue enterrada en Méjico, donde residía, Ventura Jove, viuda de Manuel Llaneza (fundador del Sindicato Minero Asturiano) y madre de los compañeros Antonio y Aristides Llaneza.

La muerte de la compañera Ventura Jove nos recuerda la de Llaneza, cuyo recuerdo permanece imborrable en la memoria de los ugetistas y socialistas asturianos.

A los compañeros Aristides y Antonio, así como a sus hermanos, expresamos nuestro afectuoso pésame. — J. B.

LIBERDAD América

DEL BRASIL

Algo de ayer y un poco de hoy

pueblo se levanta contra esta agitación, no permitiendo que se celebre en Belo Horizonte, capital del Estado de Minas, la reunión convocada por los comunistas. Mujeres y hombres con velas encendidas y llevando rosarios salen a la calle y expulsan a los delegados, fracasando la reunión. En San Pablo, Río de Janeiro y otras capitales otros movimientos se organizan bajo la denominación de "Marcha de la Familia con Dios por la Libertad". A los ciento cincuenta mil del mitin de la Plaza de la República, responde San Pablo con más del medio millón, y posteriormente Río de Janeiro. Cuando parecía que se había llegado al límite, viene días después el levantamiento de marineros y cabos de la Marina de Guerra anclada en Río. Desobediendo a sus mandos abandonan los barcos y se reúnen en el Sindicato de Metalúrgicos. Al cabo Anselmo, cabeza del levantamiento, le dan filiación comunista. Las exigencias de los amotinados llegan al Gobierno a través de grupos de afiliados. El Presidente acepta la dimisión del ministro de Marina, siendo el sustituto escogido, al parecer, de una lista enviada por los amotinados. El nuevo ministro llama al cabo Anselmo para una conferencia en el Ministerio, y el "Comando General de los Trabajadores" lanza un comunicado en el que consideraba «superado el problema de la Marina, en la atención de lo que deseaban los marineros y fusileros navales» y añadían que «a pesar de la victoria conseguida, las fuerzas populares permanecerán alertas, pues saben que aún está lejos de

alcanzar el objetivo por el que luchan».

En el otro escalón, la oficialidad de la Marina de Guerra se mantiene reunida en sesión permanente, en sus organizaciones de clase, dispuesta a no permitir «el fin de la Marina de Guerra».

Por Manuel Demetrio

rra», según palabra del ministro dimisionario que agregaba: «aseguro, con el respeto que tengo por la verdad, que el nuevo Gabinete del ministro designado será compuesto, exclusivamente, de comunistas.»

La opinión pública, excluidas las minorías de uno y otro lado, asistía impávida a la marcha de los acontecimientos. Desearía que el Presidente Goulart terminase su mandato sin permitir que el país se despenase en intolerancias que hiciesen cada vez más difícil la convivencia entre brasileños. Apoyaba al Presidente en la necesidad de ser mudada la estructura económico-social del país, pero sin intranquilizarlo con agitaciones que nada construyen y pueden arrastrarlo a soluciones de fuerza y antidemocráticas. Sin embargo, el crédito de confianza que deseaba conceder al Presidente había sido cancelado, especialmente después de los acontecimientos del mes de marzo.

Después del mitin del día 13 y de la solución dada por el Gobierno a la crisis de indisciplina de la Escuadra, ningún camino legal parecía viable, y para eli-

minar definitivamente cualquier epítafio, la conmemoración, transformada en mitin, de la Asociación de clase de suboficiales y

ESPIGANDO LA PRENSA

Copiamos del periódico francés "Le Monde" las intervenciones de algunos padres conciliares de la Iglesia española.

El cardenal Arriba de Castro: «Es necesario afirmar claramente este principio de base: Sólo la Iglesia católica tiene el deber y el derecho de propagar el Evangelio.» ... «Es indiscutible que los no católicos tienen el derecho de ejercer su culto a condición de que sea en privado.»

El arzobispo Morcillo: «La libertad religiosa debe ser defendida con todas nuestras fuerzas, pero el esquema no es aceptable.»

El arzobispo Modrego: «El Estado no puede ser indiferente a la veracidad o a la falsedad de las condiciones religiosas.»

El arzobispo García de Sierra: «El esquema tiene varios puntos inadmisibles. Es la seguridad de la doctrina que nos debe guiar y no los votos de la mayoría. Rehagamos ese texto de lo más profundo a lo superficial. (Ab ovo).»

Indudablemente los jerarcas de la Iglesia española no tienen nada que aprender del siglo en que viven. Ni les haga falta.

sargentos de la Policía militar, el 29 de marzo, a la que fue convidada el Gobierno. Al lado del Presidente aparecen los hombres más destacados de los últimos acontecimientos, sin faltar el cabo Anselmo, líder de la sublevación en la Marina. Este mitin selló el destino del Gobierno, esperándose que de un momento a otro que algo tendría que suceder.

El 31, la revolución está en la calle. El Gobierno moviliza su dispositivo sindical y militar. Las estaciones de radio transmiten sus órdenes llamando a la defensa de la legalidad, por él representada. Sólo unas horas de incertidumbre son vividas, pues después del medio día del 1 de abril, el Presidente y su Gobierno estaban depuestos. No hubo muertes, ni estragos materiales.

Mientras tengan un Caudillo providencial que reina por la gracia de Dios, ¿qué les importa a ellos Concilio más o menos?

También hemos leído en el mismo periódico parisiense, "Le Monde", 30-IX-65, un anuncio en el que en principio sólo percibimos la propaganda turística. Pero, no. Fíjense ustedes. "Islas Canarias". Eterna primavera. A tantas horas de París. Temperatura, tal. Y a continuación, con letra más grande se anuncia la posibilidad de poder comprar terrenos para la construcción, se pueden comprar propiedades, se pueden crear comercios, en el que el capital se dobla fácilmente, la fiscalidad es casi inexistente, no hay impuesto sobre la plusvalía, régimen de "puerto franco" (quiere decir sin aduanas), gasolina a 32 céntimos franceses el litro... ¿Hay quien dé más? Claro que esto está publicado en un periódico francés para que los capitalistas franceses puedan hacer el agosto, aunque sea en invierno.

A nosotros, lo que nos interesa es saber (ya estamos apañados si nos lo tienen que decir) qué piensa el Gobierno español sobre este asunto. ¿Es que tienen la intención de vender las islas Canarias? Lo decimos porque si franceses, alemanes, ingleses y americanos les da por comprar terrenos en las Islas, hacer comercios, no pagar aduanas ni impuestos al fisco, lo más regular es que tomen a los españoles como criados, a lo sumo, y si chistan, les van a tener que declarar extranjeros en las Islas Canarias y quién sabe si perturbadores del orden y comunistas.

J. de RAVALET

LE CHANTAGE A L'AMITIÉ

L'Ouest et l'Est, les pays capitalistes et communistes, s'efforcent de gagner, à tout prix, l'amitié de l'Égypte. Tous sont convaincus que ce n'est qu'à ce prix qu'ils peuvent s'assurer la bienveillance du monde arabe, auquel ils accordent une importance considérable.

Le pays qui est ainsi l'objet de toutes les attentions est plein de contradictions. Ayant une des plus vieilles traditions que connaisse l'histoire, l'Égypte est, en même temps, un pays sous-développé. Comme nombre de pays pauvres, l'Égypte a connu des contradictions internes extrêmes. Au près de la misère la plus noire de la grande majorité de la population, une classe dominante, peu nombreuse, jouissait de très grandes richesses. Entre la ville moderne, bénéficiant de tous les avantages de la civilisation occidentale, et le monde des fellahs, s'ouvrait un véritable abîme.

L'organisation intérieure du pays avait un caractère curieux. La nécessité de régler le cours du Nil, auquel le pays doit la base de son économie, a conduit depuis la plus haute antiquité à un centralisme prononcé. Celui-ci a rendu impossible tout autre organisation que celle de l'Etat central. Ainsi, la notion même du village, de groupement local organisé, y a été ignorée. Devant l'Etat tout-puissant, il n'y a jamais eu que la poussière des paysans individuels. C'est ce qui a constitué la base sociale d'une dictature permanente.

Dans une telle situation, la création d'un mouvement populaire, d'une action des masses inorganisées était impensable. Seules dominaient, dans la vie

du pays, les organisations politiques des classes possédantes. La seule organisation, en dehors du corps de l'Etat, était constituée par l'armée.

Aussi est-ce à celle-ci que revient la mission de tenter un ren-

Par Serban Voinea

versement de l'état de choses traditionnel. Depuis l'institution de la République, c'est l'armée qui dirige le pays et qui décide de sa politique. Il n'est donc pas surprenant que ce pays manifeste systématiquement des velléités belliqueuses.

C'est en vue de créer une armée puissante que Nasser a élaboré un plan de relèvement économique du pays. La géographie et la tradition millénaire obligeaient l'Égypte, pour nourrir sa population en forte augmentation, de continuer et d'élargir la politique des pharaons consistant à capter les eaux du Nil. C'est à cette fin que Nasser s'adressa d'abord aux Américains et, à un temps d'hésitation de ceux-ci, aux Soviétiques. Ceux-ci prirent sur eux de construire le barrage qui devait permettre d'étendre considérablement la superficie des terres arables.

Mais cette aide reçue de l'Est n'interrompt pas celle qui venait de l'Occident. Depuis, Nasser poursuit une politique de bascule qui lui assure les moyens non seulement de construire le barrage, mais aussi de créer sa puissante armée. Ainsi la majeure partie des revenus du pays est destinée au paiement des chars et des avions et pour se les as-

surer, l'Égypte n'hésite pas à engager des années à l'avance toutes ses récoltes de coton.

La politique poursuivie par Nasser n'est un secret pour personne. Tout comme l'avait fait Hitler, il a exposé ses théories dans un livre. Il ne se cache pas de vouloir la guerre. Il répète d'ailleurs à intervalles réguliers qu'avec ses alliés arabes, il veut détruire Israël.

Il peut paraître singulier que dans cette période de coexistence pacifique, l'U.R.S.S. et la Tchécoslovaquie, tout comme les Etats-Unis, lui fournissent les moyens de faire une telle politique. La situation géographique du pays, l'importance du Canal de Suez, expliquent, en partie, la course du monde entier vers l'amitié de l'Égypte et du monde arabe. Mais si la politique de bascule de Nasser réussit si bien, ce n'est pas seulement à son habileté qu'est dû son succès, mais aussi — et surtout — aux contradictions entre l'Est et l'Ouest.

Si Washington et Moscou se mettaient d'accord — suivis par leurs alliés — de ne plus accorder d'aide aux pays qui s'équipent pour s'armer, si Nasser ne pouvait plus les jouer les uns contre les autres, ils pourraient, à moindre frais, venir plus efficacement en aide à l'Égypte, tout en ne mettant plus la paix en danger dans le Moyen-Orient.

Si la politique de chantage à l'amitié que poursuit Nasser lui réussit si bien, c'est parce que chacun espère en tirer profit dans la lutte de rivalités qu'il a engagée. Se laisser ainsi volontairement duper n'est certainement pas le trait caractéristique de véritables hommes d'Etat.

Más obreros ante el Tribunal de Orden Público

Cinco obreros que trabajaban en Getafe en una sucursal de la empresa sueca de material telefónico, "L.M. Ericsson", han comparecido ante el Tribunal de Orden Público de Madrid, el martes 19 de octubre. Se les acusa de haber organizado una célula comunista en la empresa donde trabajaban. Los inculpaos, son: Francisco García Colorado, Julián Pascual, Antonio Fariedo González, Jesús Rodes y Leandro Sánchez. El fiscal ha pedido para cada uno de los acusados la pena de tres años de prisión. La sentencia se conocerá dentro de unos días.

Como esos obreros trabajaban en una empresa sueca, el Sindicato Metalúrgico de Suecia ha lanzado una campaña de protesta en su país, que ha sido secundada por los socialistas y los Comités de ayuda a España. De esta campaña se ha hecho eco la prensa, radio y televisión de Suecia.

LETRAS DE LUTO

En Tours, donde residía desde su venida a Francia al final de la guerra civil, falleció, a los 69 años de edad, Concepción Luaneo Lacasa, hermana de nuestro querido compañero Cándido Luaneo, secretario de las Secciones del P.S.O.E. y de la U.G.T. de Tours.

Con motivo de tan dolorosa pérdida, expresamos al amigo y compañero Luaneo nuestro pésame, nuestro afecto y nuestra simpatía.—J.C.

El día 23 de agosto falleció en Oloron (Bajos Pirineos) el compañero Marcos Manrique, afiliado a las Secciones de dicha localidad, en las que ocupó cargos dirigentes hasta el último momento, en que era Presidente. El compañero Manrique padecía desde hacía algún tiempo una enfermedad implacable que le produjo muchos sufrimientos y trastornos físicos.

Antiguo militante de nuestras organizaciones de la capital navarra, en las que también desempeñó diversos cargos, entre ellos el de Secretario del Sindicato Metalúrgico, fue encarcelado al producirse allí el levantamiento faccioso y sometido a los habituales malos tratos y torturas que dejaron en su cuerpo huella indeleble y que acaso originasen la terrible dolencia que le ha llevado a la tumba a la edad de 65 años, justo en el momento en que acababa de obtener su retiro y cuando podía legítimamente aspirar a una vejez tranquila y a un bien ganado bienestar. Cuando logró salir de la cárcel de Pamplona en libertad provisional, de acuerdo con nuestras organizaciones optó por pasar clandestinamente la frontera y quedarse en Francia como refugiado, primero en las Secciones de Bayona y luego en las de Oloron.

A pesar de que su fallecimiento ocurrió en pleno periodo de vacaciones, por lo que se encontraban ausentes muchos compañeros y amigos del finado compañero, a su sepelio acudieron todos los compañeros presentes en Oloron, así como multitud de amigos españoles y franceses del difunto Manrique. Los Comités Departamentales, que no conocieron a tiempo la hora del entierro, enviaron sentidas cartas de pésame a las Secciones locales y a la familia del malogrado compañero.—C.

El día 9 de julio falleció en Perpiñán el compañero Luis Fernández Fernández. Había nacido en Picazo (Cuenca), pero desde muy joven marchó con sus padres a Madrid. De familia numerosa, todos sus hermanos, como él, eran albañiles y todos pertenecían al Partido Socialista y a la Unión General de Trabajadores participando en todas las luchas por el bien de las organizaciones, particularmente en el ramo de la construcción.

Al estallar la guerra estuvo en el frente desde el primer día. Luego pasó a la 5.ª Brigada de Carabineros, participando en la batalla del Jarama, donde resultó herido.

Pasó por los campos de concentración como casi todos los refugiados. Cuando vino la ocupación alemana fue detenido por la Gestapo e internado de nuevo en los campos de concentración. Luego le llevaron a trabajar al Muro del Atlántico.

A la liberación se instaló en Poissy (S.-et-O.), donde con otros compañeros fundamos la Sección del Partido y de la U.G.T., y también la Departamental. Luego pasó a París donde contrajo la terrible enfermedad que debía de llevarse a los 63 años de edad.

Sus amigos y compañeros de Poissy y de Les Mureaux seguirán su obra hasta el día en que nuestras banderas floten en "su Madrid", como él decía.

Descansen en paz y reciban sus hijos y hermanas nuestro pésame.—Rosado.

El día 1 de junio falleció en Rennes (I.-et-V.), donde residía, el compañero Pedro Vallejo, a los 51 años de edad, después de una larga y penosa enfermedad.

Desde la edad de dieciocho años, ingresó en las Juventudes Socialistas y en la U.G.T. (ramo de Cerámica), en la ciudad de Santander, donde nació. Militante consciente y entusiasta, fiel a sus convicciones socialistas, marchó voluntario al frente. Entró en Francia con las fuerzas del Norte, volviendo a España para seguir defendiendo sus ideales. Conoció los campos de concentración, fue preso en Alemania, llegó a Rennes a la Liberación e inmediatamente actuó de nuevo con todo su ardor en el P.S.O.E. y en la U.G.T., como tesorero y presidente. En su entender, que fue civil, hubo numerosa asistencia española y francesa, testimonio de la estima de que gozaba.

A su esposa Laura Gavanchó, a sus hijos Luis Miguel (doce años), Esperanza (once años), María Rosa; a su hermano Teodoro y familia, residentes en Venezuela; a su hermana política Rosa Gavanchó, expresamos nuestro pésame ante pérdida tan irreparable.

Descansen en paz nuestro querido compañero.—C.

En Marsella, y a la edad de setenta y dos años, falleció el día 1 de agosto, tras breve pero maligna enfermedad, nuestra compañera Concepción Menchón Antón, natural de Elche, en cuya Agrupación militó desde su juventud.

Se destacó en diferentes cargos dentro del Grupo Femenino Socialista y fue siempre incon-

dicional a todas las misiones al servicio de nuestras ideas.

Al terminar la guerra salió al exilio con su hijo Jaurés (por aquel entonces de corta edad) ingresando desde el momento de su constitución en la Sección de Orán. En 1963 se trasladó a Marsella, residiendo en el hogar de su hijo.

Desde estas columnas expresamos nuestro sentido pésame a sus queridos hijos Jaurés y Eveline.—J.P.

¿Se hace socialista el ministro de Trabajo?

«Sería absurdo volver la espalda a los imperativos de la socialización», dijo el ministro de Trabajo señor Romero Gorria, en un reciente viaje a Mérida. Al principio creíamos que habíamos leído mal. Pero, no. Allí estaba, en unos titulares en negrita la frase que acabamos de copiar, y más abajo, en la oración completa, lo que sigue: «Con objetivos sociales se ha llevado adelante la programación de las migraciones internas y al exterior. Por ella se ha estructurado el sistema de acceso a la propiedad, ya que la socialización de los medios económicos es un imperativo al que pudiera resultar suicida volver la espalda. De ahí nuestro interés por los hombres del campo y el que no queramos que los obreros agrícolas sean ciudadanos de tercera clase. O sois ciudadanos de primera clase sobre vuestras tierras, o pondremos en vuestras manos los medios que hagan falta para que lo seáis en cualquier otro lugar.» Aquí topamos de nuevo con el "leit motif" del ministro de Trabajo. Recientemente, en otro discurso refiriéndose a los habitantes de Las Hurdes, dijo que «ha-

Octubre en Orán

El sábado, 9 de octubre, en nuestro local tuvo lugar un "Coloquio de cara a España" en homenaje a octubre de 1934.

Zaragoza explica la intención de las organizaciones de estudiar la situación de España en este aniversario, que es toda una lección. Invita a todos los compañeros a exponer sus inquietudes y sus ideas.

Mauriño de Castro expone la necesidad de «proyectar el momento que vive España en un pensamiento de problemas y soluciones que ajuste la situación del pueblo a la vida que nosotros aspiramos».

Cubi, refiriéndose a unas recientes declaraciones del general Muñoz Grandes sobre los peligros que atraviesa España, deduce que el régimen actual está en una situación análoga a los últimos azarosos años de la monarquía, y que los mismos errores y crímenes le hundirán.

De Pablo felicita a los Comités por la organización de este aniversario y habla de la conducta ejemplar de Asturias en Octubre y en todas las ocasiones.

Progreso Pastor hace una exposición lírica de la lucha que sostiene la clase obrera por mantener las virtuosas conquistas que bajo la bandera socialista se consiguieron en España.

El joven O. explica la situación de la juventud española, que acaba de visitar. Dice de ésta, aun aborreciendo profundamente el actual régimen y todo cuanto significa, no se lanza a una oposición activa consecuente por la represión policial y económica que sufre. Que la guerra no terminó en 1939, sino que durante muchos años se siguió encarcelando y fusilando con la misma ferocidad. Y que ante riesgos tan enormes ya tomado una posición, en general, pasiva, que esconde una oposición de fondo con grandes posibilidades y consecuencias. Termina afirmando que la juventud en España es en potencia democrática y dispuesta a asimilar las enseñanzas y ejemplos que en este sentido ofrezca la primera oportunidad.

L. otro joven llegado de España «no ha mucho», analiza la situación de la juventud con idéntica serenidad, enumerando los obstáculos que se oponen a una enseñanza objetiva en España, leyendo trozos de libros de texto y dando ejemplos significativos de cómo, ya por los textos, ya a través del Frente de Juventudes o por otros mil medios y coacciones, se impone una propaganda embustera y tendenciosa.

Demuestra los destrozos que este ambiente produce en una juventud estudiante, en su mayoría de la clase media, y con cierto patetismo explica su propio caso para realzar la confianza que le inspira la potencia de ideales sanos y serios que existe latente en la juventud española.

Doménech interviene para demostrar que este deseo de moldear a la juventud es común a todos los regímenes totalitarios, y en España la realidad económica que obliga a entrar y salir del país a una gran masa trabajadora destruye esta monstruosidad y un día u otro el régimen será hundido por los propios españoles.

Zara hace la conclusión general en una imperiosa necesidad de intensificar la propaganda de nuestras ideas y nuestra visión de los problemas. Y esta labor exige la colaboración de todos y el aprovechamiento y estudio de cuantos medios y oportunidades se presenten para hacerlo.

Agradece la ayuda de todos y promete la continuación de conferencias para después de la celebración de las asambleas trimestrales que ya están anunciadas.—MARQUEZ.

P.S.O.E.

NIMES
La Agrupación de Nimes celebrará asamblea ordinaria el domingo, 31 de octubre, en su domicilio social, 1. rue Monjardin. En el orden del día (expuesto en tablilla) figuran cuestiones de interés, por lo cual es indispensable la asistencia de todos los afiliados.—El Comité.

VILLEURBANE
El 17 de octubre se reunió esta Sección en asamblea ordinaria bajo la presidencia del compañero Boigues.
Se estudió punto por punto los que formaban el orden del día, aprobándose las altas y la gestión de Tesorería después de anunciar ésta que presentaría el balance anual en la próxima asamblea.
La asamblea acordó enviar un saludo a la compañera Carmen García por la gran labor que está llevando a cabo.—F. Sáez.

Haciendo un balance del turismo

(Viene de la página 8)

nomía nacional conviene estudiar sus perspectivas.

Estas no son alentadoras, si objetivamente se estudian las cosas. Es un hecho seguro que el turismo seguirá siendo para España una fuente interesantísima de divisas para mucho tiempo: el clima, los elementos artísticos de su civilización, sus paisajes seguirán atrayendo a los turistas aun cuando los precios hayan perdido la mayor parte de su valor competitivo. No se deben prever catástrofes para el turismo, pero sí cierto estancamiento, en un nivel desde luego muy elevado. Es lógico: la inundación de nuestro país por los turistas, cuya cifra había doblado entre 1962 y 1964, está parada. Un millón más de turistas para 1965 y luego habrá que prever cifras idénticas o quizás más bajas. No son hipótesis. En los ocho primeros meses del año, que comprenden las llegadas de julio y agosto, diez millones de turistas han entrado en España, o sea, 0,7 por 100 más que el año pasado. La moda del turismo en España encuentra hoy otros competidores: Marruecos, Túnez, Europa Oriental, los Balcanes, Israel... Francia prepara un inmenso plan de equipamiento de sus playas del Mediterráneo... Pero sobre todo, uno de los atractivos de España para los turistas va perdiéndose: el de los precios. En efecto, en los ocho primeros meses del año, a un aumento escaso de turistas corresponde un ingreso en divisas aumentado del 19 por 100; otras estadísticas dicen el 25 por 100. Este aumento corresponde en gran parte a la subida de precios del año en España, precios que el turismo provoca, como la prensa española misma empieza a señalarlo con protestas. Sobran las anécdotas de los turistas precipitándose a la llegada de los barcos pesqueros para comprar "típicamente" al pescador descalzo sus presas del día, ofreciendo precios que los

vecinos del puerto no pueden sostener, y cuando no son los turistas, los hoteles y restaurantes que reemplazan el borde del mar los reemplazan con los mismos abusos.

Estos hechos hacen prever que el turismo va a entrar en un ritmo más regular y que no se debe contar con una oleada de divisas muy superior. El aumento vendrá únicamente de la subida de los precios y esta subida frenará la entrada de turistas.

TURISMO Y SICOLOGIA

El turismo influye, además, en la sicología de las poblaciones. Existen cada vez más testimonios de la transformación de las relaciones entre españoles y turistas. Muchos extranjeros a su regreso de nuestra patria señalan que existe animosidad latente en el pueblo hacia los turistas. Precisan que esa animosidad se concreta sobre todo en contra de americanos, alemanes, ingleses y holandeses, y menos hacia los franceses. Estos testimonios se acompañan casi siempre de las siguientes consideraciones: el español sigue estimado por su cortesía y su práctica de la hospitalidad, pero ante la inundación de extranjeros que trastorna su vida, que exhiben ante sus dificultades materiales lujo y despreocupación, que provocan la subida de los precios, que tienen muchas veces comportamientos inmorales y que por último llegan hasta colonizar verdaderamente a España, como los alemanes y holandeses en la Costa del Sol, aislándose de la población local como si fuesen indígenas de raza inferior. Ante estos elementos surge una hostilidad latente.

Un incidente de este verano es un ejemplo excelente: el de la playa de Bagur, que todos nuestros lectores ya conocen. Un campamento de estudiantes franceses, una ceremonia chistosa imitando una procesión en la playa, una reacción de veraneantes españoles que consideraron la manifestación como un insulto

a la religión, y por fin la llegada de una guardia civil, una breve refriega en la cual cuatro estudiantes sacuden unas patadas al guardia, motivo que les conduce a la cárcel de Gerona. Muchos testigos coinciden en afirmar que en tal lugar un incidente era inminente entre la población y los doscientos cincuenta estudiantes del campamento. La afluencia de testigos espontáneos para la acusación confirma la animosidad de la población. Se puede afirmar que a pesar de la voluntad de las autoridades centrales, influidas desde Francia, para limitar el incidente, las protestas de la población local y de la Iglesia envenenan el asunto. Es de señalar, además, que este campamento estaba organizado por la F.N.E.F., es decir, por los estudiantes de derechas de Francia.

Ya lo señalábamos hace varios meses, al empezar la oleada del turismo. Esta nueva invasión sería mal acogida por la población española, cuyo amor propio es conocido; de ello nacería una hostilidad violenta hacia los turistas y el extranjero, que el trato dado a los emigrantes españoles por Europa Central no puede sino acentuar. Denunciábamos la influencia nefasta sobre los precios. Y pronosticábamos que la actividad del país se iba a volcar en una rama que no modificaba realmente la situación económica española. Las divisas de un momento haciendo olvidar las urgencias del campo y los desastres de la industria. Todo esto va ocurriendo.

No era puro rencor nuestra hostilidad al turismo, no era simple actitud política. Estamos de acuerdo en abrir la puerta a los extranjeros, pero que acepten España como la tienen que aceptar sus habitantes; y si la casa y la comida es estimada insuficientes y pobres, entonces que saquen las consecuencias de lo que representa el régimen franquista. Pero poner nuestra patria en una bandeja para que de ella se sirvan a su antojo, ni hablar.



On a interdit EL SOCIALISTA, nous vous rendons LE SOCIALISTE. Nous voulons simplement, en français vous rendre un peu de teusement de vous ravir. moyens que l'on vient non-Georges BRUTELLE. Secrétaire général adjoint de la S. F. I. O.

Se ha prohibido EL SOCIALISTA; nosotros os devolvemos LE SOCIALISTE. Queremos sencillamente restituirlos, como hermanos, algo al menos de los medios que t'án vergonzosamente os acaban de quitar. Georges BRUTELLE. Secretario general adjunto de la S. F. I. O.

Medidas antisociales y provocativas de "S.A. Basconia." - Sensata respuesta de la U.G.T. de Vizcaya

Hemos recibido un documento, cuya reproducción gráfica damos, de la empresa metalúrgica "S.A. Basconia", de San Miguel de Besauri (Vizcaya), dirigido a sus ingenieros, que es todo un modelo de concepción retrógrada e inhumana de las relaciones obrero-empresa. Es tanto como pedirles a esos ingenieros que se conviertan en cabos de vara. Y

eso lo hace una empresa en plena prosperidad, que no cesa de elevar su capital social y que sus utilidades van en continuo aumento. Cosa, además, que no se refleja en los salarios de sus obreros, pese a la contribución principalísima que éstos han aportado a ese desarrollo. El subdirector de Talleres, señor Aristegui, quiere emular las proe-

zas nacionales del Caudillo y se ha convertido él mismo en generalísimo de "La Basconia".

Contra esa forma de proceder se ha alzado la U.G.T. de Vizcaya, que ha distribuido un manifiesto, el 12 de octubre, que también reproducimos, y en el que con notable sensatez se denuncia la provocación y las medidas antisociales de esa empresa.

S. A. BASCONIA

MEMORANDUM

FECHA:

1 de septiembre de 1.965

DE

AL SR. ORDEN CURSADA A LOS INGENIEROS

ASUNTO: SANCCIONES.

Por la relación de sanciones impuestas al personal durante el mes de Agosto, que le habré sido facilitada por la Jefatura de Personal, he podido comprobar la ausencia casi total de sanciones impuestas al personal dependiente de la Sub-Dirección de Talleres, y que las pocas aplicadas le han sido casi exclusivamente por el Jefe de Personal.

Mi opinión, que creo será compartida por todos, es que la disciplina de nuestro personal deja mucho que desear y que este resultado aparentemente elogioso para Talleres, desgraciadamente no refleja la realidad.

Aunque nos cueste vencer nuestra natural resistencia a tomar medidas disciplinarias, debemos volver a su cauce la disciplina por el único medio inmediato a nuestro alcance, las sanciones, y sin que le pida obligatoriamente que en las próximas relaciones figuren sanciones impuestas en su Departamento, no quisiera tampoco que en mis visitas a fábrica fuera yo el primero que tuviera que aplicarlas, y puedo asegurar que no me han faltado ocasiones.

Le recuerdo este para que sin esperar a tener instrucciones más concretas de la Jefatura de Personal, tal como quedó previsto en la reunión del 30-7-65, actúen Vd. y los mandos a su cargo corrigiendo las numerosas faltas de atención al trabajo, sean premature a las horas de finalización del trabajo, paseos innecesarios, incorrecciones, desobediencias, imprudencias, faltas de orden y limpieza, atentados contra la seguridad, etc.

C/o Sr. Aguirre
Sr. Arenas
Sr. Castiella
Sr. Martínez
Sr. Platel
Sr. Sagastizabal

¡ A los obreros de S. A. Basconia!

Venciendo el natural asombro que nos produce determinadas órdenes cursadas por el Subdirector de Talleres, Sr. Aristegui, por lo inhumanas y anacrónicas, que en nada favorecen las buenas relaciones que deben existir entre el personal de una misma industria, sean éstos jefes, empleados u obreros, damos a conocer a la opinión pública, y lo haremos a la Oficina Internacional del Trabajo, lo que se pretende hacer con los trabajadores de "La Basconia".

El lenguaje que se utiliza en la recomendación más parece cuartelero que laboral. En él sólo se invoca la disciplina y las sanciones como medio para imponerla,

aunque éstas suman a nuestros hogares en la más abyecta de las miserias. ¡Todo sea en aras de la sacratísima disciplina! No más inmediato a su alcance que las sanciones para restablecerla, aun en el supuesto de que exista.

Nosotros sugerimos un medio más racional: la capacitación de los obreros; pero eso no conviene porque un obrero instruido sabe que en toda colectividad es necesaria una armonía y no la terrorífica disciplina, que no la toleraría; sabría, a su vez, cuál es su deber como explotado, y de esa conciencia adquirida por el estudio dependería la duración de un sistema tan ominoso como el capitalista. La armonía es precisa en una producción donde todos contribuimos con nuestro es-

fuerzo de asalariados, ya que obreros, jefes y empleados vendemos nuestro trabajo, estando sujetos a la inexorable ley de la oferta y la demanda, que nos sitúa a todos por igual ante el espectro del paro, mal endémico del sistema capitalista, que en España padecemos con más rigor que en cualquier nación europea.

¡ Señores Aguirre, Arenas, Castiella, Platel y Sagastizabal: en esa orden tienen el látigo que la Dirección ha puesto en sus manos! ¡ Flagelen con él impunemente a los indefensos trabajadores hasta restablecer la disciplina, aunque en el empeño destruyan nuestros hogares!

U.G.T. de Vizcaya - C.I.O.S.L.

Haciendo un balance del turismo

Por José Martínez Cobo

EL TURISMO ocupa hoy en España un lugar permanente. Evidentemente, por razones muy diferentes que en otros países de Europa, donde los sociólogos descubren los problemas de la civilización, de las distracciones y de las vacaciones. El verano, muy prolongado por nuestras regiones, corresponde a un período de intensa actividad económica puesto que el turismo es hoy más que nunca la primera industria del país.

EL TURISMO, PRIMERA INDUSTRIA

Las cifras difieren bastante y hasta dentro de varios meses no podrán considerarse como firmes, pero se estima que este año los turistas aportarán cerca de mil millones de dólares netos en divisas extranjeras al Gobierno del Generalísimo.

Esto representa más que todas las demás exportaciones comerciales y debiera en un principio equilibrar la balanza comercial, pero ésta es tan desastrosa este año que quizás no baste la « cosecha de las bolsas de los extranjeros ».

La importancia del turismo confiere al ministro Fraga Iribarne, que dirige la Información, un rango de economista que deja muy cortos a sus colegas especialistas. También se podría insinuar que a cambio de resolver la papeleta de las divisas, les destroza los planes de estabilización y desarrollo, provocando una subida de precios sobre el cual volveremos. Además, el turismo implica hoy en España una verdadera opción económica. Millares de viviendas surgen en los pueblos, al borde del mar, en las zonas donde el sol garantiza buena afluencia de franceses, alemanes, ingleses, belgas, escandinavos. La construcción adquiere entonces un auge extraordinario, pero que estimamos un tanto desplazado. Desplazado por varias razones: primero, porque se realiza fuera de las regiones industriales, corresponde a los deseos de los veraneantes, y por lo tanto ignora las apremiantes necesidades en viviendas modernas de los obreros de la industria y del campo; segundo, porque exige masivas importaciones de material de base (cemento, por ejemplo) que perjudican la economía; tercero, porque corresponden a una actividad episódica que pronto se parará, por haber cubierto, hasta con exceso, las necesidades del turismo.

Este verano mismo han sido

señaladas quiebras en hoteles que habían estimado erróneamente la afluencia turística.

Pero el turismo adquiere, por la voluntad gubernamental, un carácter extraño. La construcción de viviendas modernas limita el alquiler de habitaciones o de pisos en las casas de los ciudadanos del lugar. La mayoría de las casas nuevas son adquiridas por extranjeros: ingleses, franceses y alemanes, a precios que para ellos son baratos. Esta venta resulta una verdadera estafa para nuestro país. Primero, porque los extranjeros se aprovechan de los bajos salarios y de la miseria de nuestros obreros para comprarse pisos que en sus respectivos países no pueden adquirir porque la mano de obra está protegida por los sindicatos y exige un salario decente; segundo, porque cuando son dueños de los pisos los extranjeros los alquilan a sus compatriotas que los pagan en París, Londres, Bruselas, etc. Ese dinero no pasa ya por España y los españoles no nos beneficiamos en nada del trabajo de nuestros obreros, del calor de nuestro sol, mientras los extranjeros acumulan fortunas sobre nuestras espaldas.

El Gobierno, pasivo en esto, es también culpable en otros esfuerzos turísticos. La Empresa Nacional del Turismo está transformando monumentos del patrimonio artístico español en hoteles de lujo para millonarios americanos. Ejemplos: el hotel de los Reyes Católicos, en Santiago de Compostela; el Hotel de San Marcos, en León. Los tesoros artísticos de España no pueden ser transformados en la propiedad privada de millonarios extranjeros por un Gobierno español. Deben ser ofrecidos a la admiración de nuestros ciudadanos y servir a su cultura. Pero el señor Fraga Iribarne sigue en esto una política contraria. Para él no deben restaurarse monumentos si no pueden servir para alojar millonarios. Los demás, que queden en ruinas. Este cinismo demuestra cuál es el verdadero sentido del respeto que el Gobierno de la España negra dice tener a los valores artísticos y espirituales de nuestro país.

PERSPECTIVAS TURISTICAS

Cuando una industria ocupa lugar tan preeminente y se convierte en "salvadora" de la eco-

(Pasa a la página 7)

El profesor Aranguren pronunciará unas conferencias en Suecia

Estocolmo (OPE). — El diario "Dagens Nyheter" (liberal), de esta capital, informa que el profesor español López Aranguren va a dar una serie de conferencias en Suecia. Después de señalar que el ex profesor de Ética de la Universidad de Madrid ha sido eliminado de la enseñanza universitaria con carácter definitivo por el Gobierno franquista como consecuencia de su intervención en los sucesos estudiantiles pasados, dice "Dagens Nyheter" que el profesor Aranguren dará su primera conferencia en el Instituto Iberoamericano de Gotemburgo, tomará luego parte en un programa radiado en la capital de Suecia, sostendrá un coloquio sobre Ética y Política en el Instituto de Filosofía Práctica de la Universidad de Estocolmo, hablará en un almuerzo que le ofrecerá una de las agru-

paciones políticas de estudiantes de dicha Universidad y dictará una conferencia pública en el Instituto Iberoamericano de Estocolmo sobre el tema "España, el regionalismo y su influencia en el desarrollo del país."

Después, en Upsala, seguirá el profesor Aranguren un programa parecido y hará acto de presencia en un seminario especial organizado en su honor.

«Por lo demás —termina diciendo el citado periódico local— los estudiantes españoles siguen sin libertad para expresarse libremente en asuntos políticos. La policía secreta vigila para que en la Universidad no se produzcan discusiones de este tipo. Pasado el verano, vuelven los estudiantes de nuevo a la Universidad, razón por la cual se teme que se produzcan nuevos disturbios.»